

SOUS LE SIGNE DE LA NOSTALGIE 1856 – 1863

Aussi difficile que fût le retour de Tourguéniev au pays natal, son effet bénéfique en termes de sa régénération identitaire est incontestable : après une période de réadaptation à la vie russe, il put construire une nouvelle relation avec son pays et ses compatriotes. Il se rapprocha de ses racines et tenta de reconstruire sa vie sur le sol russe. Le processus ne fut pas facile et il passa par plusieurs étapes, allant, au début, du rejet de la réalité russe, passant par une redécouverte amusée du pays et des Russes, pour enfin aboutir à un renouveau du sentiment de la patrie. Cette nouvelle évolution identitaire eut un prix : une prise de distance avec l'univers occidental et une perte de contact avec la famille Viardot. La représentation de l'Autre s'en trouva forcément modifiée dans les œuvres de l'écrivain de 1850-1856, où celui-ci jette un regard quelque peu désapprobateur sur les Européens, en particuliers les Français, à travers plusieurs figures d'étrangers parmi ses personnages de l'époque.

Le retour en Russie apporta aussi un souffle nouveau au talent littéraire de Tourguéniev qui, entre 1850 et 1856, chercha à renouveler sa méthode créatrice et chercha à formuler, à travers une série de portraits d'« homme de trop », sa compréhension des causes sous-jacentes de l'incapacité inhérente à la quasi-totalité de ses pairs de se montrer à la hauteur des défis auxquels la société russe de l'époque était confrontée. Aussi, tout au long des années 1850-1856, Tourguéniev s'employa à élaborer ce même type appartenant au passé et qui devait donc y demeurer : un Russe ne connaissant pas son propre pays et donc en perte de repères culturels. Il s'agit d'un exercice littéraire complexe et qui traduisait une connaissance exemplaire de la mentalité de ces Russes de la génération de transition, celle des « hommes de trop », majoritaires dans la société russe de l'époque. Tourguéniev appartenait lui-même, dans un certain sens, à la génération de Roudine. Aussi, sa représentation de ce type de Russe bien particulier, contrastée et faite avec beaucoup de recul, témoigne-t-elle du degré de connaissance élevé de ses propres qualités et travers.

Vers la fin de son long séjour en Russie, en 1856, Tourguéniev semble bien à l'aise avec sa russité, ainsi que nous l'avons vu, mais il n'en a pas fini avec les fluctuations identitaires. Dans les pages qui suivront, nous aurons l'occasion d'observer de nouveaux rebondissements tant du point de vue du sentiment d'appartenance de l'écrivain que de celui de sa perception de l'altérité, dans les conditions d'un retour brutal et prolongé en Europe qui eut lieu en juillet 1856.

1. LES ANNÉES D'ERRANCES

Une vie d'oiseau migrateur

C'est sans grand enthousiasme que Tourguéniev se mit en route pour l'Europe en juillet 1856. « [...] позволение уехать за границу мне особенной радости не доставило [...] »⁷⁸⁸, avouait-il à son amie et parente éloignée Olga Tourguénieva en juin 1856, à quelques semaines du départ. On peut comprendre les réticences de l'écrivain face à cette perspective.

Sa situation en Russie n'était plus à faire en cette année 1856. Âgé de trente-huit ans, Tourguéniev était désormais bien établi dans son pays natal. Il était l'auteur de plusieurs œuvres importantes, dont un roman, et sa réputation d'écrivain était assez bien établie. Son indépendance financière lui procurait le confort de vie et de travail suffisant pour ne pas avoir à aspirer à d'autres horizons. Mais le plus important est que, après avoir eu beaucoup de mal à se réadapter à la vie en Russie après son retour de l'étranger en 1850, il finit par retrouver ses repères, par redéfinir son sentiment d'appartenance, par reconstruire son identité culturelle. Faire ses bagages et repartir en France, une des adversaires de la Russie dans la récente et humiliante guerre de surcroît, se présentait comme une perspective peu réjouissante à ses yeux, alors qu'il venait de prendre la pleine conscience de son patriotisme jusqu'alors demeuré latent.

De plus, le séjour en Europe s'annonçait long. Premièrement, Tourguéniev devait retrouver en France sa fille Paulinette, après six ans de séparation. Le temps était venu pour le père et la fille de faire plus ample connaissance : en 1850, lorsque Tourguéniev avait découvert l'existence de Paulinette, il s'était dépêché d'organiser le départ de cette dernière pour la faire échapper à la fausse position dans laquelle elle se trouvait en Russie, dans la maison de Varvara Tourguénieva. Paulinette avait à présent quatorze ans et avait d'autant plus besoin de la présence et de la sollicitude de son père que l'intégration de la fillette dans la famille Viardot avait été un échec. Loin de partager l'admiration de son père pour la cantatrice, Paulinette s'entendait de moins en moins bien avec elle au fur et à mesure qu'elle grandissait, si bien qu'il fallut la placer dans un pensionnat pour mieux encadrer son éducation et limiter le temps qu'elle passait dans la maison des Viardot.

Deuxièmement, en partant pour l'Europe, Tourguéniev ne pouvait pas ne pas s'interroger sur ses retrouvailles avec Pauline Viardot. Des sentiments très contradictoires

⁷⁸⁸ Lettre à O. Tourguénieva, 29 mai (10 juin) 1856, Spasskoïé : *L'autorisation de partir à l'étranger ne me procura pas de joie particulière.*

animaient l'écrivain à l'idée de revoir la chanteuse. D'un côté, il était conscient que le lien qui les unissait jadis s'était fortement desserré – leur maigre correspondance des dernières années en était la preuve la plus tangible. De l'autre côté, le souvenir des moments heureux passés en France en 1847-1850 était encore bien présent dans sa mémoire et Tourguéniev devait s'interroger sur les chances de voir cette relation reprendre comme avant. Cette perspective était aussi séduisante qu'elle faisait peur. En juin 1856, Tourguéniev confessait à son amie Elizabeth Lambert : « Позволение ехать за границу меня радует... и в то же время я не могу не сознаться, что лучше было бы для меня не ехать. В мои годы уехать за границу – значит: определить себя окончательно на цыганскую жизнь и бросить все помышления о семейной жизни. Что делать! Видно такова моя судьба »⁷⁸⁹. Cette crainte s'avéra justifiée : une « vie de gitan », c'est bien l'expression qui vient à l'esprit lorsqu'on examine la chronologie et la géographie des déplacements de Tourguéniev entre 1856 et 1863.

Après avoir regagné l'Europe en juillet 1856, Tourguéniev n'en repartit que deux ans plus tard, en juin 1858. Il passa la plus grande partie de cette période à Paris, en particulier l'hiver 1856-1857, et employa le reste du temps à parcourir l'Europe sans jamais se fixer véritablement où que ce soit : Courtavenel, Londres, Berlin, Sinzig, Baden-Baden, Boulogne. Seule l'Italie et plus précisément Rome réussirent à retenir Tourguéniev durant plusieurs mois : l'écrivain passa l'hiver 1857-1858 dans la capitale italienne. Ensuite, il rentra en Russie où il vécut pendant presque un an, de juin 1858 à mai 1859. L'été de cette dernière année le vit de nouveau parcourir l'Europe, essentiellement la France, avant de regagner ses pénates natales pour y passer l'hiver suivant. Tourguéniev retourna sur le continent européen en mai 1860. Il y resta durant une année entière et ne retourna en Russie qu'en mai 1861 pour y passer tout l'été avant de reprendre le chemin vers l'ouest dès septembre. Cette fois-ci, c'est en Europe que Tourguéniev passa l'hiver. Il retourna en Russie en été 1862, entre juin et août. Le cycle des allers-retours de l'oiseau migrateur s'inversa aux alentours de cette période. Après avoir passé plusieurs hivers en Russie, Tourguéniev finit par s'établir progressivement en Europe. Nous datons ce changement d'août 1862 où l'écrivain séjourna, pour la première fois, aux côtés des Viardot à Baden-Baden. À partir de ce moment, c'est la Russie que Tourguéniev semblait désormais prendre pour un lieu de villégiature où il ne se rendait plus qu'occasionnellement, passant le restant de l'année en Europe, essentiellement à Bade.

⁷⁸⁹ Lettre à E. Lambert, 10 (22) juin 1856, Spasskoïé : *L'autorisation d'aller à l'étranger me réjouit... et en même temps je ne peux nier qu'il vaudrait mieux pour moi que je ne parte pas. À mon âge, partir à l'étranger signifie : opter définitivement pour une vie de nomade et abandonner tous projets de vie de famille. Que faire ! C'est mon destin apparemment.*

Le moins qu'on puisse dire est que, durant la période 1856-1863, Tourguéniev passa beaucoup de temps sur les routes, voyageant énormément et se fixant rarement tout à fait dans un endroit précis. La liste des endroits où l'écrivain vécut (et non pas simplement séjourné, durant quelques jours ou quelques petites semaines) durant ce laps de temps est assez courte d'ailleurs. En Europe, c'est d'abord à Paris que Tourguéniev passa le plus de temps : octobre 1856-mai 1857 ; septembre 1860-avril 1861 ; septembre 1861-avril 1862 ; septembre 1862-avril 1863, pour ne mentionner que les séjours les plus prolongés dans la capitale française mais durant lesquels l'écrivain s'absenta fréquemment de la ville, souvent pour se rendre plus ou moins brièvement à Courtavenel. La deuxième ville européenne qui accueillit longuement Tourguéniev fut sans aucun doute Rome où l'écrivain vécut entre novembre 1857 et février 1858. Le reste du temps, durant ses séjours en Europe, il parcourait les différentes villes de France ou encore d'Allemagne, ne s'attardant çà et là que pour une raison précise, le plus souvent pour une cure prescrite par son médecin (comme à Sinzig en juillet 1857, à Boulogne en août de cette même année ou encore à Vichy en juillet 1859). Lorsqu'il se trouvait en Russie, Tourguéniev passait la majeure partie de son temps dans son domaine de Spasskoïé, en particulier si le séjour en question avait lieu en été (juin-novembre 1858, août-novembre 1859, mai-août 1861, juin-juillet 1862). En saison hivernale, Tourguéniev préférait vivre essentiellement dans la capitale : Saint-Pétersbourg accueillit l'écrivain entre novembre 1858 et avril 1859 et entre novembre 1859 et avril 1860. En considérant le parcours de Tourguéniev dans sa globalité, on peut raisonnablement affirmer que, durant la période examinée (1856 – 1863), l'écrivain passa autant de temps en route qu'établi, au total, dans différents endroits qu'il avait visités, ce qui n'est pas négligeable.

Droit de sol et liens du cœur : l'époque d'une joute d'appartenances

Pourquoi Tourguéniev passa-il autant de temps à voyager durant toutes ces années ? Lui, qui quittait la Russie presque avec regret en juillet 1856, comment se retrouva-t-il à parcourir éternellement les routes menant vers l'Europe et *vice versa* ? Aimait-il voyager au point d'y consacrer le plus clair de son temps et les meilleures années de sa vie ? C'est peu probable. Les lettres de l'écrivain de cette même période adressées aux amis les plus proches, renferment bien des regrets de ne pas avoir réussi à fonder une famille et à se fixer définitivement. « Я уже слишком стар, чтобы не иметь гнезда, чтобы не сидеть дома »⁷⁹⁰,

⁷⁹⁰ Lettre à L. Tolstoï, 8 (20) décembre 1856, Paris.

écrivait-il à Lev Tolstoï en hiver 1856. « Иметь свое гнездо – жить для детей – что может быть лучше на земле! »⁷⁹¹, faisait-il observer à sa sœur quelques années plus tard – quelques-uns parmi les très nombreux exemples des réflexions de Tourguéniev à ce sujet que l'on trouve dans sa correspondance.

Qu'est-ce qui obligea l'écrivain à faire un va-et-vient incessant entre la Russie et l'Europe durant toutes ces années ? Jeune homme, Tourguéniev quitta souvent le pays natal pour se rendre en Europe afin d'échapper à l'emprise de sa mère et de rejoindre Pauline Viardot et sa famille. Mais la mère de l'écrivain n'était plus de ce monde et ses relations avec Pauline avaient changé. Ivan Greaves, chroniqueur de l'histoire d'amour de Tourguéniev et Pauline Viardot, est formel : à partir de 1855, la correspondance entre l'écrivain et la chanteuse s'épuisait⁷⁹². Non seulement ils s'écrivaient bien plus rarement que par le passé mais les sujets de leur dialogue épistolaire devenaient plus banals et plus formels. Lorsque l'écrivain regagna l'Europe, il ne pouvait que constater le fossé que le temps et la distance avaient creusé entre lui et les Viardot en six ans.

Le couple l'accueillit pourtant chaleureusement : Tourguéniev passa plusieurs semaines, entre septembre et octobre 1856, à Courtavenel. « Мне здесь хорошо: я нахожусь с людьми, которых я люблю и которые меня любят; [...] »⁷⁹³, rapportait-il à Maria Tolstoï dix jours après son arrivée chez les Viardot. « Уже шесть недель, как я здесь [...], и мне очень хорошо. Я здесь чувствую себя дома; никуда не хочется – на душе тихо и светло»⁷⁹⁴. Ces lignes adressées à Vassili Botkine confirment bien les premières impressions de l'écrivain, une semaine plus tard après les retrouvailles avec Courtavenel où Tourguéniev vivait entouré des amis *a priori* toujours chers, chassait avec Louis Viardot, profitait des soirées musicales organisées par Pauline.

Cependant, rien n'était plus comme avant : les Viardot avaient leur vie et leurs propres préoccupations et Tourguéniev ne pouvait que se sentir de trop dans ce grand ménage. La nostalgie de la Russie revint alors à grand galop, le submergeant, par moments : « По временам, среди французской природы и французского общества, которое меня окружает, приходит ко мне на память Ваш маленький флигель на берегу Снежеди... »⁷⁹⁵, confessa-

⁷⁹¹ Lettre à M. Tolstoï, 7 (19) novembre 1859, Spasskoïé : *Avoir son nid, vivre pour ses enfants, que peut-il y avoir de mieux sur terre !*

⁷⁹² И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, op. cit., с. 68.

⁷⁹³ Lettre à M. Tolstoï, 11 (23) septembre 1856, Courtavenel : *Je suis bien ici : je suis avec les personnes que j'aime et qui m'aiment à leur tour [...]*.

⁷⁹⁴ Lettre à V. Botkine, 18 (30) septembre 1856, Courtavenel : *Je suis ici depuis six semaines [...] et je vais bien. Je me sens chez moi ici ; je n'ai envie d'aller nulle part, j'ai l'esprit clair et serein.*

⁷⁹⁵ *De temps à autre, quand je me retrouve au milieu de la nature française et de la société française, je me souviens de votre petit pavillon au bord de la Sniezhed...*

t-il dans la lettre à Maria Tolstoï citée ci-haut. En regagnant la France, l'écrivain espérait sans doute retrouver les choses dans le même état qu'il les avait laissées six ans plus tôt : c'était sans compter avec l'inexorable course du temps qui ne laisse jamais rien inchangé ni intact. La relation fusionnelle laissa place à une amitié sincère mais un peu distante – sentiment qui ne cessera de grandir au fil du temps. Selon Greaves, les années 1856-1857 seront marquées par une profonde crise dans la relation Tourguéniev-Viardot et une prise de distance encore plus importante que par le passé⁷⁹⁶ : il faudra attendre l'année 1860⁷⁹⁷ pour voir les liens se resserrer de nouveau, progressivement mais sûrement. En attendant, encore en décembre 1856, cherchant à se justifier, auprès de certaines de ses amis, du choix qu'il faisait de demeurer en France, Tourguéniev avançait, dans ses lettres, toujours le même argument, comme ici, devant l'inflexible Tolstoï : « Меня удерживает здесь старинная, неразрывная связь с одним семейством – и моя дочка, [...] »⁷⁹⁸.

Car, en effet, la deuxième raison importante – peut-être la plus importante – qui conditionnait la présence de Tourguéniev en Europe durant cette période, furent ses obligations paternelles. Pélagia-Paulinette demanda en effet beaucoup d'attention de sa part dans la seconde moitié des 1850. L'adolescente ne pouvait plus profiter de l'hospitalité des Viardot à cette époque : ainsi que nous l'avons souligné, la jeune fille ne s'entendait pas très bien avec Pauline Viardot et avait du mal à s'intégrer à sa famille. C'est pour cette raison que Tourguéniev prit la décision de louer un appartement à Paris et d'y passer l'hiver 1856-1857, désireux de se rapprocher de sa fille, étudiante dans un pensionnat. La cohabitation entre père et fille fut difficile : Tourguéniev mesura rapidement combien peu sa fille tenait de lui, tant ils avaient peu d'intérêts en commun. « Я хочу пояснить Вам, почему именно между моей дочерью и мною мало общего: она не любит ни музыки, ни поэзии, ни природы – ни собак, - а я только это и люблю »⁷⁹⁹, expliquera l'écrivain quelques années plus tard à son amie Elizabeth Lambert. Décidé pourtant à assumer son rôle de père jusqu'au bout, Tourguéniev fera tout son possible pour assurer une vie convenable à Paulinette : il investira (et s'investira) dans son éducation, la fera voyager... C'est pour voir sa fille qu'il ne cessera de revenir à Paris durant toutes ces années malgré son aversion manifeste, comme nous le verrons plus loin, pour la capitale française. Lorsque, en 1860, Pauline Tourguénieva aura terminé ses études secondaires,

⁷⁹⁶ И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо, оп. cit.*, с. 75.

⁷⁹⁷ *Ibid.*, с. 94.

⁷⁹⁸ Lettre à L. Tolstoï, 1 (13) novembre 1856, Paris : *Un vieux lien indissoluble avec une famille, ainsi que ma fille, voilà ce qui me retient ici.*

⁷⁹⁹ Lettre à E. Lambert, 21 septembre (3 octobre) 1860, Courtavenel : *Je voudrais vous expliquer pourquoi ma fille et moi avons justement si peu en commun : elle n'aime ni la musique, ni la poésie, ni la nature, ni les chiens, et moi c'est tout ce que j'aime.*

les séjours à Paris de Tourguéniev deviendront plus fréquents encore et surtout plus prolongés. Ensuite, durant plusieurs années, l'écrivain fera tout son possible pour trouver pour Paulinette un parti convenable, opération qui demandera plusieurs années d'efforts (Pauline Tourguéniev épousa Gaston Bruyères en février 1865) et de sacrifices.

La période 1856-1863 ne fut pas seulement celle où l'écrivain se déplaça beaucoup, se partageant continuellement entre deux continents. Cela fut également le temps de toutes les hésitations : rester en Russie, la terre de sa naissance à laquelle il se sentait à présent profondément attaché, ou repartir pour l'Europe où l'appelaient son devoir de père et ses sentiments, restés forts quoique remis en second plan ? « Что ни говорите, человек гораздо больше растение, растение с корнем, чем он сам предполагает »⁸⁰⁰, écrivit-il à la comtesse Lambert en été 1859, alors qu'il se trouvait à Vichy. Les liens du cœur remportèrent cette longue joute d'appartenances, comme on le sait : à partir du début des années 1860, Tourguéniev résida davantage en Europe, ne se rendant plus en Russie qu'occasionnellement.

Spleen de Paris ou variations sur le thème du mal du pays

Difficile d'estimer le nombre de kilomètres que Tourguéniev parcourut en sept ans, entre 1856 et 1863 – ils devaient se compter par milliers. L'écrivain ne se fixait véritablement nulle part et, s'il lui arrivait de passer plusieurs mois dans le même endroit, cela se faisait souvent sous l'influence de quelque facteur extérieur indépendant de sa volonté, comme c'était par exemple le cas à chacun de ses séjours à Paris. Dans ce contexte de vie sans cesse changeant, une seule chose resta immuable – ou plutôt un sentiment, celui de la nostalgie qui, revêtant des formes différentes, fut la compagne fidèle de Tourguéniev dans ses pérégrinations.

Le retour en France – nous l'avons vu – rimait pour Tourguéniev avec les retrouvailles avec des personnes chères à son cœur et qu'il avait perdues de vue en six ans d'absence de l'Europe. C'était un moment à la fois émouvant, agréable et étonnant par certains aspects. Paulinette surtout dut surprendre son père : elle était presque une adulte à présent, comparée à la dernière fois où il l'avait vue. « Мне здесь хорошо »⁸⁰¹, ne cessait de répéter Tourguéniev dans ses lettres aux amis restés en Russie⁸⁰². Mais, malgré le bonheur des retrouvailles, l'écrivain ne pouvait pas ne pas se rendre compte du changement qui était survenu dans la vie

⁸⁰⁰ Lettre à E. Lambert, 12 (24) juin 1859, Vichy : *On a beau dire, l'être humain ressemble beaucoup plus qu'il ne l'imagine à une plante, une plante avec racines.*

⁸⁰¹ *Je me sens bien ici.*

⁸⁰² Lettre à M. Tolstoï du 11 (23) septembre 1856 et lettre à V. Botkine du 18 (30) septembre 1856, les deux écrites à Courtavenel.

de toutes ces personnes durant son absence, et ne pas se sentir vraiment à sa place parmi eux. Ce constat fut triste et, à peine arrivé en France, Tourguéniev se mit à s'envoler, malgré lui, dans la pensée, vers la Russie : « Мне здесь хорошо [...] », écrivait-il ainsi à Maria Tolstoï avant de continuer : « [...] одно скверно: погода отвратительная и дичи совсем нету. Я уверен, что теперь в наших краях не может быть так дурно»⁸⁰³; il se remémore le village de Pokrovskoïé où il avait passé tant de bons moments en compagnie des Tolstoï, la sœur de l'écrivain et son mari – les premières pointes de la nostalgie en terre étrangère.

Après quelques semaines passées à Courtavenel, Tourguéniev s'installa à Paris pour être le plus près possible de Paulinette, bien décidé de remplir son rôle de père comme il se doit. Quelle vie Tourguéniev pouvait-il espérer mener dans cette ville – lui, qu'il ne l'avait jamais vraiment apprécié ? Seul et loin de chez lui, les choses ne se présentaient pas nécessairement comme très simples pour l'écrivain. De plus, dès les premiers jours de son établissement dans la capitale, Tourguéniev se mit à souffrir de douleurs névralgiques à la vessie – un mal qui ne fit que se renforcer au fil des semaines et des mois, lui empoisonnant littéralement la vie, à en juger par ses lettres : « Очень он [мой пузырь] мне мешает жить – особенно работать почти невозможно»⁸⁰⁴, se plaignait Tourguéniev à Herzen en décembre 1856⁸⁰⁵. La maladie et la solitude aidant, le séjour à Paris prit rapidement des allures infernales pour l'écrivain. Progressivement, Tourguéniev se laisse envahir par le spleen. Si les lettres datant du début de son séjour parisien ne révèlent encore pas grand-chose de ses émotions – seul leur ton légèrement désabusé pourrait faire penser à une mélancolie naissante -, celles du mois de décembre 1856 sont déjà suffisamment explicites pour révéler une forme de détresse. À son ami Alexandre Droujinine, Tourguéniev écrivait, par exemple : « Что ни говори, на чужбине точно вывихнутый. Никому не нужен и тебе никто не нужен»⁸⁰⁶. Un mois plus tard, il avouait à Annenkov : «Отчего Вы хандрите?» - спросите Вы. На это один ответ: болезнь, проклятая болезнь пузыря, в которую Вы не верите, но которая, к сожалению, слишком действительна, потому что лишает меня всякой бодрости, всякой охоты жить, - это я говорю без преувеличения »⁸⁰⁷. Des sentiments similaires furent révélés par l'écrivain dans

⁸⁰³ Lettre à M. Tolstoï, 11 (23) septembre 1856, Courtavenel : [...] *seule ombre au tableau : le temps est épouvantable et il n'y a pas de gibier du tout. Je suis convaincu que ça ne peut pas être aussi mauvais dans nos régions.*

⁸⁰⁴ *Cela [mon problème à la vessie] me pourrait vraiment la vie et surtout travailler est quasi impossible.*

⁸⁰⁵ Lettre à A. Herzen, 24 novembre (6 décembre) 1856, Paris.

⁸⁰⁶ Lettre à A. Droujinine, 5 (17) décembre 1856, Paris : *On a beau dire, à l'étranger on est vraiment déboîté. Personne n'a besoin de toi et tu n'as besoin de personne.*

⁸⁰⁷ Lettre à P. Annenkov, 28 janvier (9 février) 1857, Paris : «*D'où vient ce cafard?*» - *demandez-vous. Une seule réponse : la maladie, cette fichue maladie de la vessie à laquelle vous ne croyez pas mais qui hélas existe bel et bien et qui m'enlève toute énergie, toute envie de vivre, je vous le dis sans exagération.*

ses autres lettres de la même période (« Я хандрю – потому что болен и ничего не делаю. Я вылечусь только тогда, когда брошу Париж »⁸⁰⁸, « Мне всячески скверно – и физически, и нравственно, но в сторону это! »⁸⁰⁹).

Entre la maladie, la solitude et la crise de création qui s'ensuivit, Tourguéniev ne pense qu'à une chose : quitter la capitale dès que possible : « Жду не дождусь конца моего пребывания в Париже, климат которого мне решительно зловерден »⁸¹⁰, confesse Tourguéniev à Annenkov à la fin janvier 1857, ou encore, quinze jours plus tard, à Iakov Polonski : « Надеюсь, что мне лучше будет через месяц, то есть когда я выеду из Парижа. Солон он мне пришелся – бог с ним! »⁸¹¹.

Un cercle vicieux se met en place. La mélancolie persistante engendre un mal du pays cuisant. Vaguement fantasmé par l'écrivain au début de ce séjour parisien, le désir du retour en Russie prend progressivement de l'ampleur dans son esprit. Quelques semaines à peine après s'être établi à Paris, il se met déjà à supplier ses amis russes de l'aider à maintenir, à travers leurs lettres, le lien fragile avec la patrie : « [...] благодарю вас [...] за все ваши литературные известия; они мне были очень приятны, и я рассчитываю на продолжение ваших ежемесячных отчетов. Без них я здесь точно в мешке; ни один родной звук не доходит »⁸¹², écrit-il, par exemple, aux frères Kolbassine à la mi-octobre 1856. « Спасибо тебе за все сообщенные известия; многое меня порадовало – и всё приходящее из России мне дорого »⁸¹³, ainsi remercie-t-il Vassili Botkine pour les dernières nouvelles de Saint-Pétersbourg qu'il lui avait fait parvenir. « Что ни говори - а мне все-таки моя Русь дороже всего на свете – особенно за границей я это чувствую »⁸¹⁴, conclut-il. Des idées similaires sont extrêmement nombreuses dans la correspondance de Tourguéniev à cette époque – presque chaque lettre adressée à ses correspondants russes renferme quelques lignes empreintes de nostalgie :

⁸⁰⁸ Lettre à A. Herzen, 16 (28) février 1857, Paris : *Je broie du noir parce que je suis malade et que je ne fais rien. J'en sortirai seulement quand je quitterai Paris.*

⁸⁰⁹ Lettre à I. Polonski, 17 février (1 mars) 1857, Paris : *Je me sens mal et physiquement et moralement, mais bon !*

⁸¹⁰ Lettre à P. Annenkov, 28 janvier (9 février) 1857, Paris : *J'attends impatiemment la fin de mon séjour à Paris dont le climat m'est vraiment néfaste.*

⁸¹¹ Lettre à I. Polonski, 17 février (1 mars) 1857, Paris : *J'espère aller mieux d'ici un mois, c'est à dire quand je quitterai Paris. Au diable cette ville, ce séjour a été une véritable abomination.*

⁸¹² Lettre à D. et E. Kolbassine, 19 (31) octobre 1856, Paris : *[...] je vous remercie [...] pour toutes vos informations littéraires; elles m'ont fait très plaisir et j'espère que vos comptes rendus mensuels vont continuer. Sinon je suis complètement dans le noir; sans le moindre écho de chez moi.*

⁸¹³ *Je te remercie pour toutes les nouvelles; beaucoup m'ont fait plaisir et tout ce qui vient de Russie m'est précieux.*

⁸¹⁴ *On a beau dire, ma Rus est tout de même ce que j'ai de plus précieux au monde, en particulier quand je suis à l'étranger.*

Прежде всего спасибо за память; все русское мне теперь вдвойне дорого – а привет от добрых друзей, подобных Вам – настоящий подарок.⁸¹⁵

(Lettre à A. Droujinine, 30 octobre (11 novembre) 1856, Paris)

[...] пребывание во Франции произвело на меня обычное свое действие: все, что я вижу и слышу – как-то теснее и ближе прижимает меня к России, всё родное становится для меня вдвойне дорого [...].⁸¹⁶

(Lettre à S. Aksakov, 1 (13) novembre 1856, Paris)

Здесь, на чужой земле, мне все русское еще более близко стало и дорого; - о ни в одном из наших писателей русский дух не веет с такой силой, не играет так, как в Вас.⁸¹⁷

(Lettre à A. Ostrovski, 1 (13) novembre 1856, Paris)

Но весна придет – и я полечу на Родину [...].⁸¹⁸

(Lettre à S. Aksakov, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris)

Mais le retour en Russie n'était pas envisageable, du moins dans l'immédiat : Tourguéniev devait rester présent à Paris pour veiller, après de longues années d'absence, à l'éducation de sa fille. De plus, un fragile espoir de renouer un jour avec Viardot subsistait dans son esprit ainsi qu'en témoignent ces lignes adressées à son jeune ami l'écrivain Tolstoï, en décembre 1856 : « Весной я непременно вернусь в Россию, assurait Tourguéniev son jeune ami et écrivain Tolstoï, - хотя вместе с отъездом отсюда – я должен буду проститься с последней мечтой о так называемом счастье – или, говоря яснее – с мечтой о веселости, происходящей от чувства удовлетворения в жизненном устройстве »⁸¹⁹. Difficile d'interpréter ces propos en dehors de tout lien avec la relation de l'écrivain avec Pauline Viardot.

Il ne restait plus à Tourguéniev qu'à assumer les inconvénients de son séjour parisien et à attendre le moment où il pourrait enfin quitter la capitale tout en tâchant de ne pas s'abandonner à la mélancolie et au mal du pays le plus profond. À partir de ce moment, tout séjour à Paris prendra des allures affreuses pour lui et suscitera la même réaction épidermique – la correspondance de l'écrivain en témoigne amplement. Par exemple, les lettres qui datent de l'hiver 1860-1861, que Tourguéniev passa également à Paris, confirment la ténacité de ses

⁸¹⁵ *Tout d'abord merci pour le souvenir ; tout ce qui est russe m'est deux fois plus cher désormais et les salutations d'amis aussi bons que vous sont un vrai cadeau.*

⁸¹⁶ *[...] le séjour en France a produit son effet habituel sur moi : tout ce que je vois et entends me rapproche et me relie plus étroitement à la Russie, tout ce qui est de chez moi devient deux fois plus cher pour moi [...].*

⁸¹⁷ *Ici, en terre étrangère, tout ce qui est russe me semble encore plus proche et plus précieux ; mais de tous nos écrivains, vous êtes celui qui fait le mieux souffler et jouer l'esprit russe.*

⁸¹⁸ *Mais au printemps je m'envolerai vers la Patrie [...].*

⁸¹⁹ *Lettre à L. Tolstoï, 8 (20) décembre 1856, Paris : Je rentrerai absolument en Russie au printemps, même si en partant d'ici je devrai abandonner le dernier rêve de ce que l'on appelle le bonheur ou, pour être plus clair, le rêve de joie découlant du sentiment d'être satisfait du cours de sa vie.*

impressions sur cette ville : il s'y plaint du temps qu'il fait (« [...] небо, которое здесь, в течение 6 месяцев, веяло мерзостью и холодом, плевало (и плюет) в нас дождем, уподоблялся видом грязному белью [...]»⁸²⁰), de son incapacité à produire ne fût-ce qu'une seule ligne dans la Ville Lumière (« [...] до сих пор я работал довольно мало, хотя затеял большую вещь. Мысль о том, что я в Париже, мне очень мешает [...] »⁸²¹ ; « [...] я начинаю думать, что гнусный парижский воздух действует на мое воображение, т.е. ослабляет оно»⁸²²), et exprime fréquemment son envie d'être ailleurs qu'à Paris, et plus précisément en Russie : « К сожалению, я теперь не в Спасском, а в противном Париже »⁸²³. Le même scénario se répéta durant le séjour de Tourguéniev à la capitale française en hiver 1861-1862.

Fuir la nostalgie, se fuir soi-même

Le sentiment de mélancolie qui envahissait Tourguéniev durant ce nouveau séjour en Europe, à Paris, et qui exacerbait la nostalgie de la Russie de l'écrivain finira par entamer son intégrité identitaire. Vivant comme un exilé en terre européenne, étrangère et presque hostile, Tourguéniev se sent prisonnier de sa propre vie au même titre qu'il se sentait en "manque de russité" à son retour en Russie en 1850. Pour lutter contre ce sentiment d'enfermement intérieur – sentiment dont il n'a pas encore saisi la profondeur et qu'il assimile à un vague malaise – il tentera une fuite vers d'autres contrées. Ses différentes tentatives de fuite vers d'autres endroits finiront par lui apprendre que ce qu'il prenait pour de la nostalgie du pays était en fait une nostalgie du bonheur et d'harmonie – de quoi ébranler ses certitudes identitaires. Voici le récit de l'exploration progressive de son mal-être par Tourguéniev.

Avec l'arrivée du printemps 1857, Tourguéniev put enfin quitter Paris. D'abord, il profita du passage de Tolstoï en France pour effectuer en sa compagnie un court voyage à Dijon (25 février (9 mars)-2 (14) mars) : cette escapade fut bénéfique à sa santé et à son moral⁸²⁴. Et à partir du mois de mai, il se mit à parcourir le continent européen, visitant tantôt l'Angleterre, et notamment Londres (12 (24) mai-15 (27) juin 1857), tantôt l'Allemagne (Berlin, Sinzig, Baden-Baden, en juin-juillet 1857), tantôt la France (Boulogne, Courtavenel, Bellefontaine,

⁸²⁰ Lettre à A. Fet, 3 (15) octobre 1860, Paris : *Le ciel, qui a amené pendant 6 mois le froid et la désolation et nous a craché (et nous crache) de la pluie, a des allures de linge souillé.*

⁸²¹ Lettre à I. Polonsky, 4 (16) novembre 1860, Paris : *Jusqu'à présent j'ai assez peu travaillé, même si j'ai initié une chose importante. L'idée que je suis à Paris me dérange beaucoup.*

⁸²² Lettre à A. Fet, 5 (17) novembre 1860, Paris : *Je commence à penser que cet infâme air parisien agit sur mon imagination, c'est-à-dire contribue à l'affaiblir.*

⁸²³ Lettre à E. Kolbassine, 12 (24) novembre 1860, Paris : *Malheureusement je ne suis pas à Spasskoïé pour le moment, mais dans ce Paris répugnant.*

⁸²⁴ Lettre à P. Annenkov, 26 février (10 mars) 1857, Dijon.

entre juillet et septembre 1857) mais repassant invariablement par Paris – ne fût-ce que très brièvement, pour des raisons purement familiales. Ces différents déplacements et séjours semblent avoir distrait Tourguéniev, suffisamment en tout cas pour faire taire la voix de la nostalgie dans son cœur.

En octobre 1857, contrairement à toute attente, Tourguéniev dirigea ses pas vers l'Italie. Non pas qu'il aurait été plus logique pour lui de passer un autre hiver à Paris – après son séjour véritablement désastreux dans cette ville entre octobre 1856 et février 1857 il faudra quelques années à l'écrivain pour se décider à renouveler un tel exploit ; ce n'est qu'en 1860 que, à la sortie de Paulinette du pensionnat, contraint et forcé, il réitérera l'expérience. Cependant, la décision de ne pas rentrer en Russie et de se rendre à la place en Italie étonne de la part de celui qui avait tant rêvé du retour prochain au pays natal et qui avait soutenu notamment, au début de l'année 1857, dans une lettre à Droujinine : « Клянусь, что с будущей зимы – все зимы своей жизни я провожу в Петербурге! »⁸²⁵. Pour se justifier devant les amis qui l'attendaient de pied ferme à Saint-Pétersbourg (les frères Kolbassine, Nekrassov et Annenkov⁸²⁶), Tourguéniev prétextait plusieurs choses : la perspective très attrayante de passer un hiver à Rome, l'ambiance propice au travail qui régnait dans cette ville, la peur de se retrouver dans le climat rigoureux de la capitale russe juste à l'entrée de l'hiver, etc.

En 1858, alors qu'il était en train de travailler sur *Le Nid de gentilshommes*, il fit prendre à son personnage principal Lavretski une décision similaire. En effet Lavretski, cherchant à fuir tout le monde (et soi-même) après l'adultère de sa femme, se rend lui aussi en Italie au lieu de rentrer en Russie : « Три дня спустя его уже не было в Париже: но он поехал не в Россию, а в Италию. Он сам не знал, почему он выбрал именно Италию; ему, в сущности, было всё равно, куда ни ехать — лишь бы не домой »⁸²⁷. Tout comme son personnage, Tourguéniev partit pour l'Italie afin d'échapper aux sentiments qui l'avaient déchiré tout au long de son séjour à Paris. Conscient d'être arrivé à un stade de sa vie où un homme peut penser venu le temps de goûter au bonheur familial, Tourguéniev a l'impression d'avoir manqué quelque chose. Après avoir passé plusieurs années à espérer un retour de la part de Pauline Viardot, il n'avait pas su « faire sa vie ». En allant en Italie, il avait sans doute besoin, entre autres, de se retrouver sur un terrain neutre – ailleurs qu'en France ou en Russie – pour pouvoir

⁸²⁵ Lettre à A. Droujinine, 13 (25) janvier 1857, Paris : *Je jure qu'à partir de l'hiver prochain je passerai tous mes hivers à Saint Pétersbourg !*

⁸²⁶ Lettre à E. et D. Kolbassine, N. Nekrassov et P. Annenkov, 16 (28) septembre 1857, Courtavenel.

⁸²⁷ *Trois jours plus tard il avait quitté Paris : pas pour la Russie, mais pour l'Italie. Il ne savait pas lui-même pourquoi il avait justement choisi l'Italie ; la destination lui était indifférente, du moment qu'il ne rentrait pas chez lui.*

jeter un regard nouveau sur sa situation. La beauté de l'Italie et de la ville éternelle fut un baume pour le cœur usé et fatigué de l'écrivain. À la comtesse Lambert, sa confidente épistolaire, il expliquait : « В человеческой жизни есть мгновенья перелома, мгновенья, в которых прошедшее умирает и зарождается нечто новое [...]»⁸²⁸. L'écrivain sentait qu'il était en train de vivre un de ses moments de cassure. Le séjour à Rome lui permit de faire une mise au point. « Я знал перед моей поездкой за границей, перед этой поездкой, которая так была для меня несчастлива – что мне было бы лучше остаться дома... и я все-таки поехал»⁸²⁹, fait le bilan l'écrivain quelques semaines plus tard : « Отдохнув в Риме, я вернусь в Россию сильно потрясенный и побитый, но надеюсь, по крайней мере, что на этот раз урок не пропадет даром»⁸³⁰. Plus tard, il dira à Maria Markovitch, *alias* Marko Vovtchok : « Рим – удивительный город: он до некоторой степени все может заменить : общество, счастье – и даже любовь »⁸³¹. Un commentaire qui en dit long sur la pertinence de ce choix d'être parti à Rome.

Le séjour en Italie fut effectivement un succès : Tourguéniev y retrouva quelques amis, fit de nombreuses rencontres intéressantes – celle du peintre Ivanov⁸³², par exemple ; travailla beaucoup (il projeta *Nid de gentilshommes* et écrivit une partie de l'article *Hamlet et Don Quichotte*) et fit le plein d'énergie. Tourguéniev profita pleinement de son séjour et ne cessa de se délecter de la beauté environnante : « [...] я наслаждаюсь Римом и его прекрасными окрестностями. [...] Такая ясная, кроткая и возвышенная красота разлита повсюду! »⁸³³, s'extasia-t-il, par exemple dans une lettre à la comtesse Lambert. Ou encore, ici, dans un message à Annenkov :

Рим – прелесть и прелесть. Зная, что я скоро расстанусь с ним, я еще более полюбил его. Ни в каком городе вы не имеете этого постоянного чувства, что Великое, Прекрасное, Значительное – близко, под рукою, постоянно окружает вас и что, следовательно, вам во всякое время возможно войти в святилище. Оттого здесь и работается вкуснее, и уединение не тяготит. И потом этот дивный воздух и свет!⁸³⁴

⁸²⁸ Lettre à E. Lambert, 3 (15) novembre 1857, Rome : *Dans une vie humaine, il y a des moments de cassure, des moments où le passé s'éteint et où quelque chose de nouveau prend naissance.*

⁸²⁹ *Je savais avant de partir à l'étranger, avant ce voyage qui fut si malheureux pour moi, que j'aurais mieux fait de rester...mais je suis tout de même parti.*

⁸³⁰ Lettre à E. Lambert, 22 décembre 1857 (9 janvier 1858), Rome : *Après les vacances à Rome, je rentrerai en Russie fortement secoué et abattu, mais j'espère au moins que cette fois-ci la leçon aura été payante.*

⁸³¹ Lettre à M. Markovitch, 17 février (1 mars) 1861, Paris : *Rome est une ville étonnante : elle peut tout remplacer dans une certaine mesure : la société, le bonheur et même l'amour.*

⁸³² Lettre à P. Annenkov, 31 octobre 1857, Rome.

⁸³³ Lettre à E. Lambert, 3 (15) novembre 1857, Rome : *[...] je me délecte de Rome et de ses alentours magnifiques. [...] Une beauté si pure, si douce, si sublime qui se répand partout !*

⁸³⁴ Lettre à P. Annenkov, 1 (13) décembre 1857, Rome : *Rome est un bonheur total. Sachant que je vais bientôt la quitter, j'en tombe encore plus amoureux. Nulle part ailleurs vous n'éprouvez cette sensation constante d'être*

Mais si Rome put compenser son insatisfaction, lui rendit des forces et l'inspira dans son travail, elle ne lui fit pas oublier sa Russie natale : au milieu de la beauté de l'Italie, les pensées de Tourguéniev ne cessèrent de se diriger vers la Russie. De nouveau, l'écrivain suppliait ses amis de lui donner le plus souvent possible des nouvelles littéraires («Коснитесь литературных вопросов: мы здесь как во тьме бродим, ничего не знаем и не слышим»⁸³⁵) du pays, mais aussi des nouvelles politiques et sociales : le nouveau gouvernement d'Alexandre II préparait alors la future réforme paysanne. « Очень благодарен за доставленные сведения и проч. В ваших письмах наш брат, живущий в отдалении, щупает пульс своей страны и общества»⁸³⁶, ainsi exprime-t-il sa gratitude auprès du fidèle Annenkov qui, en sa qualité d'ami et de grand voyageur lui aussi, ne le laissait pas sans nouvelles du pays.

En perte de repères : une nouvelle crise identitaire

Au printemps, Tourguéniev rentre enfin en Russie. Il séjourne longuement – de juin à août 1858 – à Spasskoïé, tout en parcourant la région d'Orel (et fait notamment un bref passage à Isnaïa Poliana, chez Tolstoï). Il chasse, reçoit des amis, s'occupe de la gestion de son domaine. Il passe l'hiver 1858-1859 à Saint-Petersbourg où il travaille et sort beaucoup, voit pas mal de ses vieilles et nouvelles connaissances.

Durant les quelques mois passés en Russie, la nostalgie semble avoir relâché son emprise sur Tourguéniev. Ce n'est qu'au printemps, un mois avant son départ en France, qu'elle fait son retour imperceptible mais certain, s'insinuant dans l'esprit de l'écrivain qui semble plongé, d'un seul coup, dans une sorte de mélancolie vague et indéfinissable. En avril 1859, on le retrouve en proie à une étrange tristesse, en plein service religieux à l'occasion du Dimanche de Pâques : « Сегодня Светлое воскресенье – и я был у Всенощной »⁸³⁷, écrit l'écrivain à Vassili Botkine. « Дьячки пели на редкость: Христос воскрес – в церкви пахло тулупами и свечной копотью, вокруг церкви трещали бураки и шутихи доморощенной «леминации», плечи мои ныли от тяжести шубы – но на душе вместе с воспоминаниями

aussi proche du Grand, du Magnifique, de l'Important, tout cela est à portée de main, tout autour de vous, vous pénétrez sans cesse dans ce sanctuaire. Le travail y est dès lors plus doux, la solitude n'est pas pesante. Et puis cette lumière et cet air délicieux !

⁸³⁵ Lettre à E. et D. Kolbassine, 28 novembre (10 décembre) 1857, Rome : *Soulevez donc des questions littéraires : ici nous sommes comme dans les ténèbres, nous ne savons et n'entendons rien.*

⁸³⁶ Lettre à P. Annenkov, 19 (31) janvier 1858, Rome : *Je suis très reconnaissant pour les diverses informations envoyées. Dans vos lettres, nous qui vivons éloigné prenons le pouls de notre pays et de notre société.*

⁸³⁷ *Nous sommes le Dimanche de Pâques et j'ai assisté à l'office du soir.*

детства проходило что-то хорошее и глубоко грустное»⁸³⁸, confesse-t-il à son ami. Ce vague à l'âme n'est pas dû à quelque extase religieuse (Tourguéniev était modérément croyant, d'après ses propres aveux⁸³⁹) mais l'atmosphère solennelle et familière qui régnait à l'office – les odeurs, les sons, les sensations – éveilla dans sa mémoire les souvenirs de l'enfance, si douce et lointaine, et lui fit penser à l'irrévocabilité de la jeunesse et des promesses d'avenir dont elle était chargée : « Сегодня чудесная погода – жарко, тихо, птицы поют, пахнет почками; я раза три прошелся по саду – и чуть не всплакнул. Жизнь пролита до капли, но запах только что опорожненного сосуда еще сильнее, чем когда он был полный»⁸⁴⁰, conclut-il son récit.

La nostalgie du passé, de la jeunesse perdue, des années passées dans l'attente du bonheur donnent alors naissance à un sentiment complexe et nouveau par sa tonalité et son ampleur. Ce mélange de solitude et de regret du temps passé accompagna Tourguéniev durant plus d'un an, qu'il se trouvât en Europe ou en Russie, revêtant sans cesse des formes variées et néanmoins reconnaissables. Cette sensation dépasse d'ailleurs la simple nostalgie du pays ou les craintes d'avoir échoué à trouver le bonheur (même s'il y a de cela aussi dans ce sentiment) : l'éternelle aspiration de trouver sa place dans ce vaste monde, de *se trouver* enfin, s'expriment ici sous une forme certes quelque peu différente mais identifiable. L'« homme de trop » s'éveille à nouveau en Tourguéniev.

De passage à Courtavenel en juillet 1859, la mélancolie de l'écrivain ne fait que grandir au milieu du bonheur familial qui l'entoure chez les Viardot et auquel il se sent malheureusement étranger cette fois :

Сегодня первый серый, прохладный день. Я сижу перед окном, дающим в сад. [...] Всё очень тихо вокруг: слышатся детские голоса и шаги (у г-жи Виардо прелестные дети) – в саду воркуют дикие голуби – а малиновка распевает; ветер веет мне в лицо – а не сердце у меня – едва ли не старческая грусть. Нет счастья вне семьи – и вне родины; каждый сиди на своем гнезде и пускай корни в родную землю...⁸⁴¹

⁸³⁸ *Les sacristains chantaient merveilleusement bien leur litanie de « Jésus est ressuscité », l'église sentait les touloupes et la suie, les chandelles et autres « loupottes » de fabrication domestique crépitaient dehors, mes épaules souffraient sous le poids de la fourrure, sensation agréable et profondément triste, qu'accompagnaient les souvenirs d'enfance.*

⁸³⁹ Voir à ce sujet, par exemple, les souvenirs de Natalia Ostrovskaja : Н.А. Островская, « Из воспоминаний о И.С. Тургеневе»// *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах*, Том второй, Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., *op.cit.*, с. 72.

⁸⁴⁰ Lettre à V. Botkine, 12 (24) juillet 1859, Spasskoïé : *Il fait un temps superbe : chaleur, calme, chants d'oiseaux et odeur de bourgeons ; je suis passé trois fois par le jardin et ai failli pleurer. Plus une goutte de vie, mais l'odeur du vase qui vient d'être vidé est encore plus forte que quand il était rempli.*

⁸⁴¹ Lettre à M. Markovitch, 10 (22) juillet 1859, Courtavenel : *Aujourd'hui, premier jour de grisaille et de froid. Je suis assis à la fenêtre côté jardin. [...] Tout est calme alentour : on entend des voix et des pas d'enfants (Mme Viardot a de charmants enfants), des pigeons roucoulent dans le jardin et un rouge-gorge gazouille ; une brise*

C'est dans cette même lettre à Maria Markovitch que Tourguéniev lâche son célèbre : « Что лепиться к краешку чужого гнезда? »⁸⁴², réplique qui traduit parfaitement l'état d'esprit d'une personne ayant perdu ses repères et qui s'interroge sur le sens de la vie. « [...] но душа моя грустна. Кругом меня правильная семейная жизнь... для чего я тут, и зачем, уже отходя прочь от всего мне дорогого, - зачем обращать взоры назад? »⁸⁴³, écrivait Tourguéniev à la comtesse Lambert à peu près à la même époque : « Я гляжу на свое счастье – как я гляжу на свою молодость, на молодость и счастье другого; я здесь – а всё это там; и между этим здесь и этим там – бездна, которую не наполнит ничто и никогда в целую вечность»⁸⁴⁴.

Où qu'il se trouvât, quoi qu'il fit, Tourguéniev ne pouvait échapper à ce sentiment de solitude, de nostalgie et de perte de repères qui semble englober tout son être à cette époque. Ni la quiétude de Spasskoïé ni la vie tourbillonnante de la capitale russe n'arrivèrent à amortir le sentiment d'avoir perdu quelque chose – l'amour ? la jeunesse ? ses racines ? « [...] кружаться в душе всякого рода ощущения – как снежинки во время метели [...] мне грустно – и только сильнее обыкновенного говорят во мне мои старые привязанности »⁸⁴⁵, écrivait-il par exemple à Elizabeth Lambert de Spasskoïé, comme il lui faisait part, de Saint-Pétersbourg, de ses regrets de ne pas avoir réussi à fonder un foyer⁸⁴⁶.

Une année s'écoula ainsi, avant que l'écrivain pût, bon gré, mal gré, se résigner et faire la paix avec lui-même. « Прошедшее отделилось от меня окончательно, но расставшись с ним, я увидел, что у меня ничего не осталось, что вся моя жизнь отделилась вместе с ним. – Тяжело мне было – но я скоро окаменел; я и чувствую теперь, что так жить еще можно»⁸⁴⁷, écrivit-il, de Paris, à sa confidente. Un long processus de guérison s'amorçait, devant mener à un renouveau.

me caresse le visage et mon cœur ne ressent qu'une tristesse passée. Il n'y a pas de bonheur en-dehors de la famille et de la patrie ; chacun nidifie et s'enracine dans sa terre natale...

⁸⁴² *A quoi bon s'incruster au bord du nid d'autrui ?*

⁸⁴³ Lettre à E. Lambert, mi-juillet 1859, Courtavenel : [...] *mais je me sens triste. Autour de moi, c'est la juste vie familiale... que fais-je ici, à quoi bon, si je me suis écarté de tout ce qui m'est cher, à quoi bon regarder en arrière ?*

⁸⁴⁴ *Je contemple mon bonheur comme je contemple ma jeunesse, la jeunesse et le bonheur d'un autre ; je suis ici et tout est là-bas ; et entre les deux il y a un gouffre que rien ne remplira jamais pour toute l'éternité.*

⁸⁴⁵ Lettre à E. Lambert, 23 septembre (5 octobre) 1859, Spasskoïé : [...] *je suis dans un tourbillon de sensations comme au milieu d'une tempête de neige [...] je suis triste et mes anciens attachements en résonnent d'autant plus fort dans ma tête.*

⁸⁴⁶ Lettre à E. Lambert, 12 (24) décembre 1859, Saint-Pétersbourg.

⁸⁴⁷ Lettre à E. Lambert, 28 novembre (10 décembre) 1860, Paris : *Je suis définitivement détaché du passé mais, en m'en séparant, j'ai vu qu'il ne me restait rien, que toute ma vie s'en était allée avec lui. C'était pénible, mais je me suis bientôt endurci ; et je sens désormais qu'on peut encore vivre ainsi*

Pourquoi s'attarder si longuement sur tous ces états d'âme de l'écrivain? Car tout semble simple et clair, au premier coup d'œil : durant le dernier séjour en Russie, Tourguéniev avait réussi à reconstruire son sentiment d'appartenance et semble tout naturellement se sentir en dehors de son élément en France. La maladie, l'éloignement de la patrie et de ses amis russes firent le reste et contribuèrent à la mélancolie que Tourguéniev avait éprouvée tout au long de son séjour en Europe, et notamment à Paris.

Loin d'être un passage à vide passager et sans conséquences, la mélancolie marqua pratiquement toute la période de 1856-1863. Ce sentiment fut bien complexe, fait d'un mélange de nostalgie du pays, d'anxiété liée à l'écoulement du temps, de mal d'amour, de perte de son Soi, en quelque sorte. Ces différents sentiments, tout en s'enchevêtrant de façon unique à différents moments de la vie de Tourguéniev, composaient le mélange d'émotions qui accompagna l'écrivain presque constamment. Un sentiment aussi fort et complexe devait évidemment avoir un effet sur sa sensibilité en général et notamment sur sa perception des Autres, qui subit une évolution significative entre 1856 et 1863.

2. IL N'Y A POINT DE BONHEUR EN TERRE ÉTRANGÈRE : Tourguéniev face à l'altérité à travers sa correspondance (1856-1863)

Tourguéniev et les Français : les vaines tentatives de réconciliation

On peut dire que, arrivé en 1856, fort de ses expériences passées Ivan Tourguéniev connaissait déjà assez bien la France, son peuple et ses coutumes. Les jugements relatifs aux Français que Tourguéniev avait exprimés dans ses lettres écrites avant 1856 reflètent sa découverte progressive du pays et révèlent l'attitude assez particulière qu'il adoptait alors à leur égard : souvent curieuse, toujours distante, parfois même réprobatrice.

Plus loin, nous allons voir à quel point l'opinion de Tourguéniev sur les Français se radicalisa entre 1856 et 1863 : en effet, il serait difficile voire impossible de repérer, dans sa correspondance de cette période, quelque jugement favorable ou du moins simplement neutre concernant cette nation. Une telle attitude découle d'un état d'esprit bien particulier dans lequel il se trouvait la plupart du temps durant ces années. Contraint de séjourner en France pour des raisons familiales, seul, malade, en rupture d'inspiration, Tourguéniev avait beaucoup de mal à accepter l'éloignement de la Russie. Constamment en proie à une nostalgie cuisante, il ne se

sentait pas heureux parmi ce peuple qu'il n'avait jamais réussi à faire le sien ni à apprendre à le connaître véritablement.

On ne peut pourtant pas reprocher à l'écrivain une attitude volontairement négative ou lui imputer un refus catégorique d'essayer de comprendre les Français. En effet, au début de son séjour en France, à en juger par ses lettres, il se montre désireux de dépasser ses propres préjugés et d'accorder une nouvelle chance à la nation française. « Я как только попаду в Париж, познакомлюсь почти со всеми литераторами, но что из этого выйдет – узнаешь после»⁸⁴⁸, écrivait-il à Panaïev en octobre 1856, alors qu'il séjournait à Courtavenel. Un mois plus tard, alors qu'il s'installe à Paris, cette même intention est toujours d'actualité. Au début du mois de novembre, Tourguéniev écrivit plusieurs lettres où il faisait part, à ses amis et collègues hommes de lettres russes, de son envie de connaître mieux les milieux littéraires français : « Я еще не осмотрелся здесь как следует – и пока не делаю новых знакомств. Но я намерен сойтись с здешними литераторами»⁸⁴⁹, racontait-il par exemple à Mikhaïl Longuïnov. Une lutte intérieure s'engage alors au plus profond de son être. D'un côté, l'écrivain avait toujours fait montre de mépris envers ceux parmi ses compatriotes qui venaient à l'étranger pour s'y ennuyer et passer leur temps à critiquer les autochtones : dans la dernière de ses pièces, *Un soir à Sorrente*, où il introduisit l'archétype d'un touriste russe à l'étranger dans la figure d'Avakov, il se moque de l'ignorance et de l'étroitesse d'esprit de son personnage. Désapprouvant ce genre d'attitude, l'écrivain semble vouloir faire des efforts pour ne pas tomber dans ce même schéma et pour échapper à un comportement qu'il trouve personnellement répréhensible. De l'autre côté, le séjour parisien de Tourguéniev se révèle un échec dès novembre 1856. C'est donc tiraillé par des sentiments bien contradictoires qu'il rédige les lignes suivantes à l'adresse de son vieil ami Sergueï Aksakov : « Хочу я познакомиться с здешними литераторами, хотя ни к одному не чувствую симпатии и ничего не ожидаю для себя от этого знакомства; но оно любопытно – и, может быть, поучительно »⁸⁵⁰. Quelques jours plus tard, il dit la même chose, en des termes encore plus clairs, dans une lettre à Alexandre Ostrovski : « Теперь я намерен приняться за работу; также хочется мне посмотреть поближе на здешнюю жизнь и на здешнюю литературу.

⁸⁴⁸ Lettre à I. Panaïev, 3 (15) octobre 1856, Courtavenel : *Dès que je serai à Paris, je ferai connaissance de presque tous les écrivains, on verra ensuite ce qu'il en ressort.*

⁸⁴⁹ Lettre à M. Longuïnov, 7 (19) novembre 1856, Paris : *Je n'ai pas encore pris mes marques comme il faut ici et, pour le moment, je ne fais pas de nouvelles connaissances. Mais j'ai l'intention d'entrer en contact avec les écrivains d'ici.*

⁸⁵⁰ Lettre à S. Aksakov, 1 (13) novembre 1856, Paris : *Je veux faire la connaissance des écrivains d'ici, même si je ne ressens de sympathie pour personne et que je n'attends rien en retour ; mais la démarche m'intéresse et elle sera peut-être instructive.*

Оно, пожалуй, ни не весело, да поучительно. Всѣ здесь измелъчало и изломалось. Простоты и ясности и не ищи; всѣ здесь хитро и столь же бедно, нищенски бедно, сколь хитро»⁸⁵¹. La tonalité de ces deux confessions n'étonne guère compte tenu des destinataires de la lettre – tous deux slavophiles convaincus. Elles ne font qu'ouvrir la série des déclarations réprobatrices de Tourguéniev au sujet des Français dont nous allons tenter de dresser une liste, sinon complète, du moins représentative.

Les « petits Français »

Qu'est-ce que Tourguéniev reprochait exactement aux Français en cette seconde moitié des années 1850 ? Quel(s) défaut(s) inhérent(s) – à ses yeux – à la nation française lui firent-ils avouer en janvier 1857, à Lev Tolstoï par exemple : « Французики мне не по сердцу [...] »⁸⁵² ou encore – pire – en juin 1859, à Annenkov : « Все французское для меня воняет [...] »⁸⁵³ ? Tout une liste de jugements extrêmement critiques au sujet des Français se dégage à la lecture de la correspondance de l'écrivain de cette période.

Premièrement, à en juger par certaines des lettres de l'écrivain, les Français se présentaient à ses yeux comme un peuple mesquin et quelque peu plat, sans intérêt. Il n'est pas étonnant que le qualificatif le plus fréquent dont Tourguéniev gratifie les habitants du pays dans sa correspondance soit « французики » (c'est-à-dire « les petits Français »). « Всѣ здесь измелъчало и изломалось »⁸⁵⁴, écrivait-il Tourguéniev à Ostrovski, comme on l'a lu plus haut. À peu près à la même époque, il se plaignait également auprès de Tolstoï : « [...] никогда Париж не казался мне столь прозаически-плоским »⁸⁵⁵ - une image loin de la grandeur que la plupart des Russes attribuaient à la Ville Lumière à l'époque. Ni la ville de Paris ni ses habitants – même parmi les plus brillants d'entre eux – ne trouvent grâce à ses yeux, ils lui paraissent petits et creux : « Я должен сознаться, что всѣ это крайне мелко, прозаично, пусто и бесталанно »⁸⁵⁶, ainsi racontait-il son expérience de prospection des milieux littéraires à Sergueï Aksakov un peu plus tard. « Я познакомился со здешними литераторами [...] »

⁸⁵¹ Lettre à A. Ostrovski, 7 (19) novembre 1856, Paris : *Maintenant j'ai l'intention de me mettre au travail ; j'ai aussi envie de regarder de plus près la vie et la littérature du coin. Ce n'est sans doute pas joyeux mais instructif. Tout ici est abâtardi et brisé. Pas la peine de chercher simplicité et clarté ; tout est retors et appauvri, aussi misérablement appauvri que retors.*

⁸⁵² Lettre à L. Tolstoï, 3 (15) janvier 1857, Paris : *Je ne porte pas ces petits Français dans mon cœur.*

⁸⁵³ Lettre à P. Annenkov, 10 (22) juin 1859, Vichy : *Tout ce qui est français me pue au nez.*

⁸⁵⁴ Lettre à A. Ostrovski, 7 (19) novembre 1856, Paris : *Tout s'est abâtardi et brisé.*

⁸⁵⁵ Lettre à L. Tolstoï, 16 (28) novembre 1856, Paris : *Paris ne m'a jamais semblé aussi prosaïquement plat.*

⁸⁵⁶ Lettre à S. Aksakov, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris : *Je dois admettre que tout cela est extrêmement petit, prosaïque, creux et sans valeur.*

должен сознаться, то до сих пор ни одного молодого, симпатического существа не встретил; ужасно всё мелко и пусто »⁸⁵⁷, écrivait-il à Alexandre Herzen le même jour. Évidemment, lorsque Tourguéniev écrivait à un de ses confères, il commentait tout particulièrement les points en relation avec la littérature. Mais quand il s'adressait à quelque personne n'ayant pas de rapport direct avec la littérature, son commentaire se généralisait et portait sur la France en général et sur la totalité de la nation française, sans que ce commentaire change de sa tonalité dominante, comme dans cette lettre adressée à Madame Lambert : « [...] сами фрацузы мне кажутся холодны, мелки и плоски [...] »⁸⁵⁸.

À part la petitesse et la platitude, le défaut qui semble irriter le plus souvent Tourguéniev chez les Français est l'étroitesse d'esprit. En effet, l'écrivain se plaint à plusieurs reprises de du côté borné des habitants de la France dans ses lettres, comme dans ce message adressé à Lev Tolstoï dont nous avons cité ci-dessus la première phrase:

Французики мне не по сердцу; они, может быть, отличные солдаты и администраторы – но у всех у них в голове только один переулочек, по которому шныряют всё те же, раз навсегда принятые мысли. Всё не ихнее им кажется дико – и глупо. «Ah ! le lecteur Français ne saurait admettre cela ! » Сказавши эти слова, француз даже не может представить себе, что Вы что-нибудь возразите. Бог с ними!⁸⁵⁹

Ce jugement, catégorique et quelque peu généralisant, trouve aussi son expression dans des exemples un peu plus concrets, comme dans cette lettre à Annenkov où il conte son séjour à Vichy où, parmi les clients du petit hôtel où il séjournait, certaines figures lui parurent particulièrement révélatrices d'une manière d'envisager le monde :

Я живу в Виши в скромном отеле, где вижу за table d'hôt'ом несколько французских эписиеров; особенно один из них пленителен. Он убежден, что русские мужики продают своих детей – pour le sérail du Grand Khan des Tartares, Monsieur ! – и прибавляет: Ah ! Monsieur ! quelle sale chose que la religion de Mahomet ! Я, разумеется, его не разuverяю.⁸⁶⁰

⁸⁵⁷ Lettre à A. Herzen, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris : *J'ai fait la connaissance des littérateurs du coin [...] ; je dois admettre n'avoir rencontré personne de jeune et sympathique jusqu'à présent ; c'est affreusement petit et creux.*

⁸⁵⁸ Lettre à E. Lambert, 13 (25) mars 1857, Paris : *Les Français eux-mêmes me semblent froids, petits et obséquieux.*

⁸⁵⁹ Lettre à L. Tolstoï, 3 (15) janvier 1857, Paris : *Je ne porte pas ces petits Français dans mon cœur ; ils peuvent être d'excellents soldats et administrateurs, mais tous ont le cerveau constamment bloqué par des préjugés que rien ne peut fléchir. Tout ce qui leur est étranger leur semble sauvage et idiot. «Ah ! le lecteur Français ne saurait admettre cela ! » Le Français n'imagine même pas que vous puissiez démentir cette assertion. Qu'ils aillent au diable !*

⁸⁶⁰ Lettre à P. Annenkov, 10 (22) juin 1859, Vichy : *Je vis à Vichy dans un modeste hôtel où je rencontre à la table d'hôtes quelques éписиеров français; un d'entre eux est particulièrement fascinant. Il est convaincu que les moujiks*

Tourguéniev n'adhère pas du tout aux valeurs qu'il croit déceler dans la société française qui lui semble tout entière animé par l'appât du gain – idée qu'il exprime pour Aksakov, au début de 1857 : « [...] общий уровень нравственности понижается с каждым днем – и жажда золота томит всех и каждого – вот Вам Франция! »⁸⁶¹ ; tout comme il n'approuve pas le peu de réflexion dont les Français font preuve, selon lui, dans certaines de leurs pratiques. Ainsi, en se plaignant dans une de ses lettres de ne pas avoir réussi à trouver un mari convenable pour sa fille, Tourguéniev précise que, malgré sa grande envie de voir cette affaire réglée au plus vite, il souhaite néanmoins prendre son temps et faire les choses dans les règles : « [...] я не желаю выдать мою дочь на французский манер, т.е. очертя голову [...] »⁸⁶², écrivit-il à Vassili Botkine en avril 1862. Étant donné cette représentation peu flatteuse de la nation française, le conseil suivant, que l'écrivain donne à sa fille en août 1860, n'étonne guère : alors que Paulinette était en train de manifester de l'intérêt vis-à-vis de la Russie et de la langue russe, espérant sans doute retourner un jour dans son pays de naissance pour tenter d'y faire sa vie, Tourguéniev tente de la dissuader sa fille de l'utilité de sa démarche. En effet, aux yeux de Tourguéniev, cette perspective se présente comme impossible étant donné la naissance illégitime de Paulinette. Catégorique, l'écrivain lance à sa fille alors : « Il faut – hélas ! – que tu restes Française, en tâchant de l'être aussi peu que possible »⁸⁶³. Un commentaire qui en dit long sur les opinions de Tourguéniev sur la nation française.

« Tintamarre de bas étage » : les jugements de Tourguéniev au sujet des lettres françaises

Nombreux sont les jugements – négatifs, eux aussi – sur l'état de la littérature française, que nous lisons dans les lettres de Tourguéniev de la deuxième moitié des années 1850. Ivan Tourguéniev n'avait jamais été, dans sa jeunesse, un grand amateur des lettres françaises et il goûtait plus volontiers, à part les œuvres russes, les écrits classiques, allemands et encore anglais, Byron, Shakespeare, Schelling étant ses auteurs préférés. Homme de lettres lui-même, c'est tout naturellement qu'il veut profiter de son séjour à Paris pour se familiariser avec les cercles littéraires français. Plus haut, nous avons eu l'occasion de citer quelques commentaires

russes vendent leurs enfants – « pour le sérail du Grand Khan des Tartares, Monsieur ! » Et il ajoute : « Ah ! Monsieur ! Quelle sale chose que la religion de Mahomet ! » Bien entendu, je ne le contredis pas.

⁸⁶¹ Lettre à S. Aksakov, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris : *Le niveau général des mœurs décline jour après jour et l'appât de l'or torture absolument tout le monde, c'est cela la France !*

⁸⁶² Lettre à V. Botkine, 12 (24) avril 1862, Paris : *Je ne désire pas marier ma fille à la manière française, c'est-à-dire tête baissée.*

⁸⁶³ Lettre à P. Tourguénieva, 6 (18) août 1860, Ventnor.

de l'écrivain au sujet de cette expérience apparemment inédite pour lui, malgré ses nombreux séjours prolongés dans la capitale française par le passé. Ces extraits dévoilent une personne désireuse de rompre le cours de son existence habituelle, de s'ouvrir aux autres et d'apprendre à connaître ses collègues de plume. Mais en même temps, l'attitude que Tourguéniev arbore dès ses premières approches des milieux littéraires français est étrangement négative : dans la lettre à Ostrovski du novembre 1856 tout comme dans celle à Herzen du décembre de la même année, le peu d'enthousiasme dont il fait preuve à la seule idée de rencontrer ses homologues français, est manifeste – l'écrivain a du mal à s'engouer pour ces collègues hommes de lettres français dont les œuvres lui semblent petits, quelconques, pauvres (« Простоты и ясности и не ищи; всё здесь хитро и столь же бедно, нищенски бедно, сколь хитро »⁸⁶⁴ ; « [...] ужасно всё мелко и пусто [...] »⁸⁶⁵). Il faut croire que les vieilles habitudes comme les vieilles opinions ont la vie longue et ne cèdent pas à la simple envie de changer.

Maniérisme gratuit, pauvreté conceptuelle – voici des accusations quelque peu absconses et subjectives car très personnelles, qui véhiculent une vision des choses bien subjective de la part de l'écrivain. Tourguéniev ne semble guère apprécier le paysage littéraire français contemporain qu'il découvre, ce qu'il explique en détail dans une lettre à Sergueï Aksakov⁸⁶⁶, certain de trouver une oreille attentive à cette problématique. Vers la fin décembre 1856, il eut le temps, d'après ses propres termes, de faire connaissance avec plusieurs hommes de lettres français : « [...] не с старыми славами, бывшими коневодами – от них, как от козла, ни шерсти, ни молока – а с молодыми, передовыми »⁸⁶⁷, précise l'écrivain. L'entrée dans la matière est brutale et annonce le ton de la suite du message : en effet, continue son récit Tourguéniev, ces nouvelles connaissances lui parurent peu intéressantes et sans grand talent : « Какая-то безжизненная суетливость, вычурность или плоскость бессилия, крайнее непонимание всего не французского, отсутствие всякой веры, всякого убеждения, даже художественного убеждения – вот что встречается Вам, куда ни оглянитесь »⁸⁶⁸. Tourguéniev accumule des reproches vis-à-vis de cette nouvelle génération de littérateurs : manque de vie, platitude, étroitesse d'esprit et surtout manque de conviction dans le travail.

⁸⁶⁴ Lettre à A. Ostrovski, 7 (19) novembre 1856, Paris : *Pas la peine de chercher simplicité et clarté ; tout est aussi pauvre que perfide ici, misérablement pauvre autant que perfide.*

⁸⁶⁵ Lettre à A. Herzen, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris : *Tout est terriblement dérisoire et vide.*

⁸⁶⁶ Lettre à S. Aksakov, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris.

⁸⁶⁷ [...] *non pas les anciennes gloires, les vieux chefs de troupeau – des carcasses sans plus d'intérêt – mais les jeunes, les progressistes.*

⁸⁶⁸ *Une sorte d'agitation, de tarabiscotage inerte ou de plate impuissance, une incompréhension totale de tout ce qui n'est pas français, une absence complète de foi, de conviction, et même de conviction artistique, voilà ce qu'il vous est donné de voir absolument partout.*

Tourguéniev porte un jugement extrêmement dur et sans concessions et s'étonne du manque de cohésion générale qu'il croit entrevoir dans l'évolution des lettres françaises.

[...] каждый сидит на своем коньке, на своей манере и кадит другому, чтобы и ему кадили – вот и всё. Один стихотворец вообразит, что нужно «проводить» реализм – и с усилием, с натянутой простотой воспекает «Пар» и «Машины» - другой кричит, что должно возвратиться к Зевсу, Эросу и Палладе – воспекает их, с удовольствием помещая греческие имена в свои французские стишки; и в обоих капли нет поэзии.⁸⁶⁹

Conclusion de Tourguéniev : la nouvelle génération d'écrivains français ne sait pas réellement ce qu'elle veut et où elle va. À côté d'eux, quelques talents de renoms subsistent encore mais dont l'œuvre ne convainc pas davantage l'exigent Tourguéniev :

Сквозь этот мелкий гвалт и шум пробиваются, как голоса устарелых певцов, дребезжащие звуки Гюго, хилое хныканье Ламартина, болтовня зарпортовавшейся Санд; Бальзак воздвигается идиолом, и новая школа реалистов ползает в прахе перед ним, рабски благоговей перед Случайностью, которую величают Действительностью и Правдой; [...].⁸⁷⁰

Cette dernière remarque nous amène au nœud du problème et dévoile, en partie, la source de l'incompréhension et du rejet de la littérature française par Tourguéniev. Disciple de Gogol et de Bélinski, Tourguéniev voyait dans la quête de l'authenticité de l'écriture le principe fondamental de la création. Toute son œuvre de jeunesse, qui s'inscrit dans un contexte d'évolution des lettres russes très spécifique, est placée sous le signe de la recherche de la vérité dans la représentation littéraire. Celle-ci, pratiquée de façon générale par tous les hommes de lettres russes partisans de l'authenticité, devait amener à l'émergence de la littérature russe véritable, comme un contrepoids aux lettres de la langue russe d'autrefois, tributaires de la tradition européenne. Le paysage littéraire français était certes quelque peu différent du monde littéraire russe au milieu du XIX^e siècle. Placées sous le signe du renouveau et de la recherche des moyens d'expression davantage en phase avec la modernité, les lettres françaises effectuaient pourtant elles aussi une entrée décisive dans l'ère du réalisme. Gustave Courbet venait d'exposer, quelques années plus tôt, au Salon de 1850-1851, son *Enterrement à Ornans*,

⁸⁶⁹ [...] chacun campe sur ses positions et encense l'autre pour que l'autre l'encense, voilà tout. Un poète imagine qu'il faut « amener » le réalisme et s'acharne avec ardeur à célébrer « Vapeur » et « Machines », un autre crie qu'il faut revenir à Zeus, Eros et Palladas et les exalte en s'amusant à insérer des noms grecs dans ses vers français ; sans une once de poésie chez l'un ou l'autre.

⁸⁷⁰ Dans ce tintamarre de bas étage on entend résonner, telles des voix de chanteurs démodés, les trémolos d'Hugo, les pleurnicheries chétives de Lamartine et les verbeux radotages de Sand ; Balzac est érigé en idole et la nouvelle école des réalistes rampe dans la poussière devant lui, en faisant des courbettes serviles aux pieds du Hasard, qu'ils nomment Vérité et Réalité ; [...].

et la polémique qui s'ensuivit autour de cette œuvre ouvrit la voie aux modes d'expression alternatifs. Le réalisme s'imposa dans tous les arts : en septembre 1855, Champfleury publiait « Du Réalisme. Lettre à Mme Sand », dans l'*Artiste*, où il proclamait haut et fort, malgré son aversion des étiquettes, le droit d'exister du réalisme en tant que constante de l'art, tous domaines confondus⁸⁷¹. Le temps fut venu de produire du vrai, du réel, de l'authentique, selon le regard très personnel que chaque artiste jetait sur le monde qui l'entourait. Pour ce qui est des lettres, la tendance réaliste de la première moitié du XIX^e siècle, dont les prémices romantisées étaient présentes dans les œuvres de Balzac et de Stendhal, était sur le point de prendre de l'ampleur au moment où Tourguéniev écrivait, à la fin de l'année 1856, les lignes diffamatoires à l'encontre de l'état de la littérature française de l'époque que nous venons de citer⁸⁷². *Madame Bovary* venait d'être publié en feuilleton, à l'automne 1856. Tourguéniev qui dira, dix ans plus tard, en 1867, dans son commentaire à la traduction russe des *Forces perdues* de Maxime Du Camps, que ce roman de Flaubert était selon lui la plus grande œuvre de la littérature française moderne⁸⁷³, avait-il déjà lu *Madame Bovary* au moment d'écrire la lettre d'Aksakov ci-dessus ? Rien ne l'indique directement dans la correspondance de l'écrivain. Il est vrai que la fin de l'année 1856 était un moment de transition vers la modernité littéraire pour la France. Il est vrai aussi que les lettres russes, pourtant à peine nées au début du même siècle, entrèrent dans l'ère du réalisme bien plus tôt, avec Pouchkine, Gogol et Bélinski. Au milieu du XIX^e siècle, les deux littératures se trouvaient à des étapes d'évolution très différentes. En sa qualité de connaisseur des littératures européennes classiques et contemporaines, Tourguéniev aurait dû se rendre compte de cette circonstance. Or son opinion sur l'état de développement des lettres françaises semble inflexible – un autre signe indirect du profond rejet de tout ce qui était français qui l'animait à l'époque où il écrivit les quelques lignes citées ci-dessus à Aksakov. L'écrivain semble ne pas se rendre compte de la barrière culturelle et de son propre parti pris à l'origine de ses impressions et ne cesse de répéter, dans ses lettres, que le plus grand défaut de la littérature française contemporaine réside dans son manque d'authenticité : « Французы потеряли способность правды в искусстве; да и искусство у них вымирает »⁸⁷⁴, dit-il par exemple dans une lettre à Annenkov, et il n'hésite pas à réitérer la

⁸⁷¹ Stéphane Vachon, « Champfleury-Sand, Du réalisme. Correspondance », *Romantisme*, 1994, vol. 24, n° 84, p. 105.

⁸⁷² Lettre à S. Aksakov, 27 décembre 1856 (8 janvier 1857), Paris.

⁸⁷³ И.С. Тургенев, « Предисловие к переводу романа Максима Дюкана “Утраченные силы” » // Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том десятый, *op.cit.*, с. 349.

⁸⁷⁴ Lettre à P. Annenkov, 3 (15) avril 1857, Paris : *Les Français ont perdu la capacité de la vérité en art ; et l'art est occupé à mourir chez eux*.

même idée dans l'un de ses lettres, rares en cette période, à Pauline Viardot : « [...] j'ai déjà remarqué plus d'une fois que ce qui choque le moins les Français dans une œuvre d'art c'est l'absence de vérité »⁸⁷⁵.

Les jugements que l'écrivain porte sur les différents représentants des milieux littéraires français porte le sceau de cette même attitude d'incompréhension et de rejet. La russophilie de Henri-Ныпполите Delaveau, premier traducteur des lettres russes en France, lui semble exagérée à outrance⁸⁷⁶, Mérimée lui paraît froid malgré son sens esthétique bien développé : « Похож он на свои сочинения: холоден, тонок, изящен, с сильно развитым чувством красоты и меры и с совершенным отсутствием не только какой-нибудь веры, но даже энтузиасма »⁸⁷⁷. Les hommes de lettres devaient représenter, aux yeux de Tourguéniev, le fleuron de la nation et les jugements aux sujets des littérateurs français cités ci-dessus en disent long sur son opinion. « [...] коли выбирать, лучше возиться с французскими эписциерами, чем с французскими beaux esprits »⁸⁷⁸, écrivait-il à Annenkov quelques années plus tard, en 1859 : les convictions de l'écrivain avaient, visiblement, la vie longue.

France, le pays de tous les désenchantements

Les Français en général, et les Parisiens en particuliers, ne trouvaient décidément pas grâce dans le cœur de l'écrivain à cette époque. La vie à Paris lui pesait – nous l'avons vu plus haut – il suffit, pour s'en convaincre une fois de plus, de revoir les qualificatifs dont Tourguéniev gratifiait la capitale française dans ses lettres : « plat et prosaïque »⁸⁷⁹, « détestable Paris »⁸⁸⁰, « dégoûtante capitale du monde »⁸⁸¹, « ville infecte »⁸⁸², « Paris, ville de peu d'attraits pour moi »⁸⁸³.

Les autres villes et régions de France n'eurent pas beaucoup plus de succès auprès de Tourguéniev. Son séjour à Dijon en mars 1857 l'enthousiasma, certes, quelque temps ; cependant, les seuls mérites de cette ville, aux yeux de l'écrivain, consistaient en des tarifs très

⁸⁷⁵ Lettre à P. Viardot, 15 (27) octobre 1857, Gênes.

⁸⁷⁶ Lettre à V. Botkine, 25 octobre (6 novembre) 1856, Paris.

⁸⁷⁷ Lettre à M. Longuinov, 23 février (7 mars) 1857, Paris : *Il ressemble à ses écrits : froid, précis, raffiné, avec un sens aigu de la beauté et de la mesure et une parfaite absence non seulement de foi, mais même d'enthousiasme.*

⁸⁷⁸ Lettre à P. Annenkov, 10 (22) juin 1859, Vichy : [...] *à choisir, mieux vaut côtoyer des éписциерами français que des beaux esprits français.*

⁸⁷⁹ Lettre à L. Tolstoï, 16 (28) novembre 1856, Paris.

⁸⁸⁰ Lettre à K. Léontiev, 21 septembre (3 octobre) 1860, Courtavenel.

⁸⁸¹ Lettre à I. Polonski, 4 (16) novembre 1860, Paris.

⁸⁸² Lettre à A. Feth, 23 janvier (4 février) 1862, Paris.

⁸⁸³ Lettre à E. Kotchoubeï, 7 (19) mars 1862, Paris.

bas sur le vin et le soulagement des maux névralgiques qu'il y connut durant quelques jours⁸⁸⁴. La ville de Vichy, où Tourguéniev suivit une cure d'eaux thermales en été 1859, n'apparut ni belle, ni intéressante, ni pittoresque à l'écrivain : « Vichy est loin d'avoir l'aspect avenant et coquet des villes d'eaux d'Allemagne : c'est un peu sale, un peu triste et jusqu'à présent pas mal vide »⁸⁸⁵ ; dans sa lettre aux époux Viardot, il ne peut s'empêcher de comparer la ville aux stations thermales allemandes, plus pittoresques et plus agréables, selon lui. Dans un autre compte-rendu de son séjour à Vichy, à Maria Markovitch cette fois, Tourguéniev est plus direct dans le choix de ses termes : « Виши грязный и не веселый городок – везде французские козлиные лица, французское щебетанье: веселого в этом мало [...] »⁸⁸⁶.

Lorsqu'on parcourt ces différents témoignages épistolaires de Tourguéniev sur la France et les Français, on est forcé de constater que le tableau qui se dessine au fil des lettres est tout sauf reluisant : le caractère national français déplaît au plus haut point à l'écrivain, la ville de Paris – la fierté des Français – l'indispose par son climat (dans tous les sens du terme), le privant de sa capacité de profiter de la vie et de travailler sereinement. Résultat : Tourguéniev prend en aversion tout ce qui touche à la France ce qui explique une de ses répliques, parmi les plus extrêmes, au sujet de ce pays, lancée dans une lettre à Annenkov, en 1859 : «Все французское для меня воняет [...] »⁸⁸⁷. Étant donné ce contexte d'antipathie générale et profonde qui accompagnait le séjour de l'écrivain en France entre 1856 et 1863, il est difficile de croire que, à peine une dizaine d'années plus tard, Tourguéniev finirait par s'établir en France pour y faire sa vie.

L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre – le paradis se trouve hors de la France

Curieusement, l'aversion de Tourguéniev envers tout ce qui est français, dont les lettres de l'écrivain de la deuxième moitié des 1850 témoignent sans équivoque, reste très localisée et ne s'étend, à aucun moment, aux autres nations européennes. Bien au contraire, par un effet de contraste sans doute ou pour quelque autre raison moins évidente, les représentants des autres pays que Tourguéniev visita durant cette même période bénéficient, contrairement aux Français, d'une image assez positive.

⁸⁸⁴ Lettre à P. Annenkov, 26 février (10 mars) 1857, Dijon.

⁸⁸⁵ Lettre à L. et P. Viardot, 8 (20) juin 1859, Vichy.

⁸⁸⁶ Lettre à M. Markovitch, 9 (21) juin 1859, Vichy : *Vichy est une petite ville sale et maussade, partout des faces de bouc français, des ramages français : rien de bien réjouissant [...]*.

⁸⁸⁷ Lettre à P. Annenkov, 10 (22) juin 1859, Vichy.

Les Allemands, ces « vieux amis », une nation que celui-ci avait appris à affectionner dès l'enfance, continuent à le ravir dans la seconde moitié des 1850. Tourguéniev, qui parcourut la moitié de l'Europe durant cette période, passa par beaucoup de villes allemandes – Berlin, Aix-la-Chapelle, Munich, Dresde, etc., et séjourna plus ou moins longuement dans plusieurs d'entre elles, notamment à Sinzig (juillet 1857), Soden (juin 1860), Baden-Baden (août-octobre 1862). Chacun de ses séjours et passages charma à sa façon Tourguéniev. Soden lui sembla tranquille, propre et paisible : « Соден – очень уединенное и довольно милое местечко. Чистые улицы, чистые дома, честные физиономии, много зелени, деревьев, Ruheplätze по дорожкам, утром и вечером музыка – всё как следует »⁸⁸⁸. Munich accueillit l'écrivain, las du voyage, avec sa literie confortable et propice au repos : « Je suis arrivé ici avant-hier soir à 10 h. – pas mal fatigué – mais une bonne nuit dans un lit propre et sans édredons à l'allemande m'a vite réconforté », écrivait-il à sa fille en avril 1861. Baden-Baden séduisit l'écrivain par son écran de verdure et son atmosphère saine : « Край чудесный, зелени пропасть, деревья старые, тенистые, изумрудным мохом покрытые, погода хорошая, виды красивые, добрые знакомые, здоровье в порядке – чего же более? »⁸⁸⁹, lit-on notamment dans son courrier de la fin du mois d'août de 1862 à Feth. Des impressions très favorables, ainsi qu'il convient au grand amateur de l'Allemagne que Tourguéniev était en cette période de sa vie.

L'Italie, elle aussi, apporta du réconfort à Tourguéniev, après le désastre de son séjour parisien. Les lettres que l'écrivain expédia à ses différents amis et connaissances tout au long de son trajet vers la péninsule italienne, nous révèlent la façon dont la beauté du Sud se dévoilait progressivement devant ses yeux. Il est en effet amusant de constater l'« embellissement » du paysage, au fur et à mesure de l'éloignement de Tourguéniev de Paris et sa progression vers son point de destination : alors que Marseille lui parut « insipide »⁸⁹⁰, le chemin entre Draguignan et Nice fut « charmant »⁸⁹¹ et, une fois les Alpes Maritimes passées, le pays devint de plus en plus beau – la route de la Corniche lui parut « une vraie merveille », Rome quant à elle, ne cessa de l'émerveiller par ses multiples beautés naturelles et architecturales. « [...] il est toujours si agréable, je dirais presque si émouvant de sentir qu'on approche de l'Italie... »⁸⁹²,

⁸⁸⁸ Lettre à A. Feth, 27 mai (8 juin) 1860, Soden : *Soden est un endroit très isolé et assez charmant. Des rues et des maisons propres, des physionomies honnêtes, beaucoup de verdure et d'arbres, des espaces de repos sur les chemins, de la musique matin et soir, tout comme il faut.*

⁸⁸⁹ *Magnifique région, verdure luxuriante, sous l'ombrage d'arbres vénérables recouverts de mousse émeraude, beau climat, vues superbes, gens sympathiques et bonne santé, que désirer de plus ?*

⁸⁹⁰ Lettre à P. Viardot, 9 (21) octobre 1857, Nice.

⁸⁹¹ Lettre à P. Viardot, 9 (21) octobre 1857, Nice.

⁸⁹² Lettre à P. Viardot, 9 (21) octobre 1857, Nice.

avouait Tourguéniev à Pauline Viardot, diplomate mais direct, de passage à Nice, en octobre 1857.

Il est intéressant de constater cependant que, dans les lettres de Tourguéniev relatives à ce séjour italien, on trouve beaucoup d'Italie mais très peu d'Italiens : l'écrivain s'y montre généreux en détails sur les vues qu'offrent les villes et la campagne italiennes mais reste relativement discret quant à ses observations concernant leurs habitants. En effet, à part quelques digressions sur la beauté des femmes qu'il avait pu admirer à la Corniche et la laideur des habitants de Gènes, aucune autre remarque – ni négative, ni positive – ne vient compléter le récit épistolaire de Tourguéniev concernant son séjour. Il vrai que, une fois à Rome, l'écrivain, qui voyageait en compagnie de son vieil ami Botkine, côtoya principalement les représentants de la communauté russe établie à Rome, mais ce silence reste néanmoins un mystère. Tourguéniev, avait-il eu si peu de contacts avec les autochtones qu'il ne trouvait rien à dire à leur sujet ? Ou fatigué de se plaindre sans cesse au sujet des Français, préférait-il simplement de se focaliser sur la beauté environnante et passer sous silence les défauts de ses habitants (souvenons-nous : en parcourant l'Italie, pour la première fois de sa vie en 1840, Tourguéniev avait été extrêmement déçu de découvrir la mentalité des Italiens, tant celle-ci tranchait avec ce qu'il s'était imaginé dans sa jeunesse, avant d'expérimenter ce séjour) ?

Entre 1856 et 1863, Ivan Tourguéniev eut également l'opportunité de découvrir véritablement l'Angleterre, puisqu'il effectua plusieurs séjours relativement prolongés dans ce pays : il passa, entre autres, plusieurs semaines à Londres, à différentes occasions (mai-juin 1856, avril-mai 1858) et fit un séjour d'un mois à l'Île de White, à Ventnor, en juillet-août 1860. Il ne s'agit pas des tous premiers passages de Tourguéniev en Angleterre où il s'était rendu, pour la première fois, en août 1856, à Londres. En revanche, cela fut bien une première fois que l'écrivain put séjourner aussi longuement en Outre-manche : occasion pour lui d'abandonner quelques stéréotypes au sujet des Britanniques. En effet, il semblerait que, en gagnant l'Angleterre en mai 1857, Tourguéniev avait encore quelques idées reçues les concernant, à en juger par cette lettre adressée à Pauline Viardot : à peine arrivé à Londres, décrit à sa correspondante la campagne anglaise en des termes suivants : « Tout est vert et frais, mais on ne sent pas cet épanouissement de l'été dans l'air – qui est si charmant. – Il paraît que rien ne s'épanouit jamais en Angleterre »⁸⁹³. Une remarque qui peut sembler anodine au premier regard, mais qui n'en cache pas moins un tas de préjugés véhiculés au sein de la société (russe ? française ? européenne ?) au sujet de la blanche Albion. Quelques semaines plus tard, il se

⁸⁹³ Lettre à P. Viardot, 14 (26) mai 1857, Londres.

formait déjà une opinion, étonnamment favorable, des habitants de l'Angleterre, au point d'avouer à Pauline Viardot : « J'avoue que les Anglais me plaisent généralement ; je ne m'y attendais pas »⁸⁹⁴. Tourguéniev finit par se laisser séduire par ce peuple qui, à ses yeux, ne ressemble à aucun autre. Il lui semble infiniment original, comme cette *lady* anglaise qu'il aperçut, un jour, dans le train ; il ne put pas résister à la tentation à décrire son physique à Pauline Viardot, tant son apparence l'avait frappé : « [...] une fort jolie Anglaise – qui avait une robe blanche avec des dessins jaunes, un chapeau vert – une ombrelle brune, une écharpe bleue et noire et des gants du rose le plus tendre ! – Je vous jure que je n'ai ni changé ni ajouté une seule couleur »⁸⁹⁵. Le sens des convenances et le respect des traditions, que Tourguéniev put observer alors qu'il logeait dans une auberge familiale à Londres, l'impressionnèrent grandement⁸⁹⁶. « C'est effectivement un grand peuple », assurera l'écrivain Annenkov à l'issue de ce même séjour : « [...] англичане произвели на меня гораздо более выгодное впечатление, чем я ожидал – я это говорю не потому, что я познакомился с принцами: действительно это великий народ »⁸⁹⁷. Tourguéniev finira même par adopter certaines habitudes bien anglaises, comme, par exemple, celle d'indiquer régulièrement son adresse au début de ses lettres. Déjà en mai 1862, Tourguéniev faisait éloge de cette pratique auprès du poète Konstantin Sloutchevski : « Когда Вы будете писать, выставляйте всегда наверху Ваш подробный адрес. Это отличная английская привычка. А то вот я ¼ часа прокопался за Вашим прежним письмом »⁸⁹⁸.

Les « Russes de l'étranger », ces compatriotes embarrassants

Il est assez curieux de lire les opinions bienveillantes que Tourguéniev porte, dans ses lettres de la période 1856 – 1863 sur les représentants des nations européennes, à l'exception des Français qui, à eux seuls, cumulent, aux yeux de l'écrivain, tous les vices du monde ou du moins tous les défauts qu'il exècre le plus. Cependant, dans l'ensemble des Autres de cette période, il existe entre un groupe de personnes bien à part qui semble, lui aussi, attirer systématiquement sur lui le mécontentement voire les foudres de Tourguéniev – les « Russes

⁸⁹⁴ Lettre à P. Viardot, 29 mai (10 juin) 1857, Londres.

⁸⁹⁵ Lettre à P. Viardot, 14 (26) mai 1857, Londres.

⁸⁹⁶ Lettre à P. Viardot, 29 mai (10 juin) 1857, Londres.

⁸⁹⁷ Lettre à P. Annenkov, 27 juin (9 juillet) 1857, Sinzig : [...] *les Anglais m'ont fait une bien meilleure impression que ce que je ne pensais au départ – je ne dis pas cela parce que j'ai fait la connaissance de princes: c'est vraiment un grand peuple.*

⁸⁹⁸ Lettre à K. Sloutchevski, 11 (23) mai 1862, Paris : *Quand vous écrirez, indiquez toujours en haut votre adresse complète. C'est une excellente habitude anglaise. Sinon je viens de passer ¼ d'heure à fouiller pour retrouver votre précédent courrier.*

de l'étrangers » (« заграничные русские»), comme les qualifie l'écrivain dans une de ses lettres à Madame Lambert⁸⁹⁹. Cette même lettre résume bien l'opinion générale de Tourguéniev sur cette caste de Russes bien spécifique. De séjour à Rome, l'écrivain fait le rapport à son amie la comtesse : « Русских здесь немного – по крайней мере я знаком с немногими. Да и бог с ними! Из 50 заграничных русских – лучше не знакомится с 49-ю. Всех их втайне съедает скука, та особенная, заграничная скука русская, о которой я когда-нибудь напишу статейку »⁹⁰⁰.

Tourguéniev réalisa cette dernière intention en publiant, en été 1858, dans le nouveau magazine russe *Athénée*, un article intitulé « De l'autre côté de la frontière. Première lettre » (« Из-за границы, Письмо первое ») et datée du 19 (31) décembre 1857. L'idée de composer une série d'essais portant sur ses impressions concernant la vie en Europe lors de ses différents voyages à travers celle-ci, appartient à Pavel Annenkov qui poussait son ami l'écrivain à mettre en œuvre ce projet dès automne 1857⁹⁰¹. Tourguéniev suivit les suggestions d'Annenkov et la première lettre de la série vit le jour en décembre 1857. Ce premier essai devait être suivi de plusieurs autres mais leur rédaction tomba à l'eau.

Il est tout à fait symptomatique que, dans son premier écrit de la série « De l'autre côté de la frontière » Tourguéniev choisisse de concentrer toute son attention sur ce type bien particulier que représentaient les voyageurs russes parcourant l'Europe. La question du comportement de ses compatriotes à l'étranger occupait l'écrivain depuis plusieurs années déjà dans la mesure où celle-ci représentait un chapitre à part dans son grand questionnement sur le rapport des Russes à la culture étrangère en général. Dans quelques-unes de ses œuvres précédentes – *Paracha*, *Une Soirée à Sorrente*, « Deux amis » – Tourguéniev avait soulevé, quoique très partiellement, le thème du comportement aberrant des Russes lorsque ceux-là se trouvent dans quelque pays européen : ils parcourent le pays en question sans prendre de la peine de s'intéresser réellement à ce qu'ils y découvrent (*Paracha*) et font preuve de l'étroitesse d'esprit la plus totale face aux autochtones et leur culture (*Une Soirée à Sorrente*, « Deux amis »). La première des « De l'autre côté de la frontière » reprend, d'une certaine façon, ses mêmes points, les approfondit et les analyse, regroupant les travers du comportement des touristes russes à l'étranger sous une seule rubrique qui les explique tous – l'ennui profond qui

⁸⁹⁹ Lettre à E. Lambert, 3 (15) novembre 1857, Rome.

⁹⁰⁰ Lettre à E. Lambert, 3 (15) novembre 1857, Rome : *Il y a peu de Russes ici, en tout cas peu que je connaisse. Et qu'ils aillent au diable ! Sur 50 Russes à l'étranger, mieux vaut en éviter 49. Ils sont tous rongés par cet ennui, cet ennui à l'étranger si typiquement russe au sujet duquel je finirai un beau jour par écrire un petit article.*

⁹⁰¹ Л.Н.Назарова, Г.Ф.Перминов, « Комментарии. Из-за границы »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том десятый, *op.cit.*, с. 561.

envahit la plupart des voyageurs russes dès que ceux-ci traversent la frontière, ce même ennui dont Tourguéniev faisait part dans la lettre à Madame Lambert citée ci-dessus.

[...] хочу в нынешнем письме побеседовать с вами об одном, уже прежде мною подмеченном, но в последнее время поразившем меня явлении, а именно о той горькой, едкой, впрочем тщательно скрываемой, скуке, которой подвергается большая часть русских путешественников и которой я предлагаю придать, как придают особое название новооткрытой болезни, название заграничной скуки русских.⁹⁰²

Selon Tourguéniev, cet ennui russe, est très paradoxal. Tout au long de leur séjour en Europe, écrit-il, les Russes (enfin, la plupart d'entre eux – « Стоит только хорошенько взглянуть в лица девяти русских из десяти, встречаемых за границей, чтобы согласиться со мною »⁹⁰³, précise l'écrivain) s'attachent à afficher un air ennuyé : « Какая тоска в них сказывается, какая усталость, какое недоуменье! Всё, кажется, так и вопиет в них: «Скучно нам! нам скучно!»⁹⁰⁴. Et pourtant, ces mêmes personnes aspirent d'abord de toutes leurs forces à rejoindre le continent européen, et ensuite passent leur temps à vanter les mérites de leur séjour passé et à s'extasier au sujet des merveilles qu'ils avaient pu admirer. Dans ses lettres, Tourguéniev reprocha souvent à certains de ses amis, pourtant parmi les plus éclairés, en voyage à l'étranger, de succomber à ce mal. En novembre 1856, il décrivit, par exemple, dans une lettre à Lev Tolstoï, ses observations sur le passage à Paris du poète Feth : « Да, батюшка, был он в Париже, но более несчастного, потерянного существа Вы вообразить себе не можете. Он скучал так, что, хоть кричать, ни кого не видал, кроме своего слуги француза»⁹⁰⁵. Tout comme il faisait part à Herzen, des « aventures » de Nikolaï Nekrassov à Rome où celui-ci « хандрит и скучает »⁹⁰⁶, lui aussi.

Frappé par l'ampleur et le caractère paradoxal du phénomène, Tourguéniev s'efforce de l'analyser et à le comprendre. Qu'est-ce qui engendre donc cet ennui profond ? d'où provient-il exactement ? Premièrement, remarque l'écrivain, les Russes ont tort de veiller à rester « dans leur bulle » tout au long du voyage : ils parcourent l'Europe, visitent ses curiosités et ses sites

⁹⁰² [...] *je voudrais vous entretenir dans cette lettre d'un phénomène que j'avais déjà relevé avant mais qui me frappe ces derniers temps, celui de cet ennui amer, caustique, et du reste soigneusement dissimulé, qui frappe la plupart des voyageurs russes et auquel je propose de donner le nom, ainsi que l'on baptise un nouveau type de maladie, d'ennui des russes à l'étranger.*

⁹⁰³ *Il suffit juste de bien observer neuf Russes sur dix à l'étranger pour partager mon opinion.*

⁹⁰⁴ *Quelle mélancolie on lit sur leur visage, quelle fatigue, quelle perplexité ! Tout semble y crier : « On s'ennuie ! Quel ennui ! »*

⁹⁰⁵ Lettre à L. Tolstoï, 16 (28) novembre 1856, Paris : *Oui, mon cher, il était à Paris, mais vous ne pouvez pas imaginer un être plus malheureux et perdu. Il s'ennuyait à hurler et ne voyait vraiment personne mis à part son domestique français.*

⁹⁰⁶ Lettre à A. Herzen, 24 novembre (6 décembre) 1856, Paris : *Il s'ennuie et broie du noir.*

touristiques, admirent ses paysages et réussissent pourtant à ne la découvrir qu'en surface car ils n'établissent aucun contact avec les habitants locaux, ne cherchent pas à comprendre leurs coutumes et contentent de vivre en retrait, dans l'univers feutré des hôtels qui se ressemblent tous, au bout du compte, quel que soit leur emplacement géographique. Deuxièmement, les Russes pèchent fréquemment par ignorance : or, découvrir un pays dont on ignore le passé et dont le patrimoine culturel reste un mystère pour le visiteur est tout simplement dommage, dit Tourguéniev :

[...] что же касается до удовольствия, проистекающего из пребывания в стране, прошедшее которой вам хорошо знакомо, из личной проверки исторических воспоминаний и данных, из того особенного чувства, которое овладевает человеком в виду следов или памятников великой народной жизни, то должно сознаться, что для многих из наших туристов все эти ощущения не существуют; они слишком мало подготовлены по этой части [...].⁹⁰⁷

Mal préparé au voyage, du point de vue de sa formation et de son éducation, le voyageur russe ne peut que tomber dans le piège de l'ennui profond et passer son temps à se méprendre sur la nature des choses qu'il voit et celle des gens qu'il rencontre, à mieux s'enfoncer dans les stéréotypes.

L'image d'eux-mêmes que les touristes russes renvoient aux habitants des pays qu'ils visitent est désastreuse. Dans la lettre à Tolstoï sur le passage de Feth à Paris, citée un peu plus haut, Tourguéniev déplore l'impression que son ami poète avait produite sur les Viardot à qui il avait rendu visite :

Приехал было ко мне (т.е. к Мг Виардо) в деревню – и оставил (это между нами) впечатление неприятное. Офицер, endimanché, с кольцами на пальцах и Анненской лентой в петлице, рассказывает ломаным французским языком тупейшие анекдоты – юмор исчез совершенно, глаза круглые, рот круглый, бессмысленное изумление на лице – хоть брось!⁹⁰⁸

Il faut croire que l'exemple d'Athanase Feth n'est pas exceptionnel aux yeux de Tourguéniev qui ne s'étale pourtant pas plus que cela sur son cas. En revanche, les quelques lignes suivantes tirées de « Assia », rédigé par l'écrivain entre juillet et novembre 1857, c'est-à-dire juste avant

⁹⁰⁷ [...] *quant au plaisir qui découle d'un séjour dans un pays dont vous connaissez bien le passé, de la vérification personnelle des souvenirs et données historiques, de ce sentiment particulier qui envahit l'individu devant les traces et les monuments de la vie d'un grand peuple, je dois avouer que pour beaucoup de nos touristes ces sensations n'existent pas ; ils ne sont pas suffisamment préparés à ce niveau-là [...].*

⁹⁰⁸ Lettre à L. Tolstoï, 16 (28) novembre 1856, Paris : *Il est venu chez moi à la campagne (càd chez les Viardot) et n'y a pas laissé (entre nous) bonne impression. Un officier endimanché, bagues aux doigts et ruban de Ste Anne à la boutonnière, qui massacre le français pour raconter des blagues stupides sans la moindre touche d'humour, des yeux écarquillés, la bouche en cul de poule et un air totalement ahuri – à hurler de rire !*

sa première lettres de la série « De l'autre côté de la frontière », montrent bien l'image qu'un voyageur russe moyen devait produire sur son entourage. Le narrateur d'« Assia », un certain Monsieur N. N., avoue, au début de son récit, que lorsqu'il voyageait à l'étranger dans sa jeunesse, il n'aimait pas, de façon générale, rencontrer et côtoyer ses compatriotes. Il lui était par ailleurs facile de les éviter car ils étaient très reconnaissables à leur démarche, leurs vêtements mais surtout l'expression de leur visage :

Самодовольное и презрительное, часто повелительное, оно вдруг сменялось выражением осторожности и робости... Человек внезапно настораживался весь, глаз беспокойно бегал... «Батюшки мои! не соврал ли я, не смеются ли надо мною», — казалось, говорил этот уторопленный взгляд... Проходило мгновение — и снова восстанавливалось величие физиономии, изредка чередуясь с тупым недоумением.

Cette description quelque peu caricaturale reprend bien l'essentiel de la figure du voyageur russe moyen en périple européen dont l'apparence entière trahit les complexes et le ridicule. À force de veiller à garder la face – selon sa propre compréhension inédite et inaccessible aux autochtones, qui plus est – plutôt que de chercher à plonger dans la vie locale et d'en découvrir l'originalité et la beauté, le voyageur russe ne profite pas du tout de son séjour et finir par contribuer à une image négative de son peuple à l'étranger.

Étant donné la très piètre opinion que Tourguéniev se formait de ses compatriotes établis à l'étranger, on ne s'étonne guère des fréquentes remarques qu'il fait à leur sujet dans ses lettres, se réjouissant souvent de trouver peu de Russes dans les lieux qu'il visite : « Здесь, кажется, очень мало русских. Слава богу, слава богу! »⁹⁰⁹, écrit-il, par exemple, de Soden, à son ami et journaliste Nikolaï Makarov ; ou encore – au même correspondant mais d'un autre endroit, de Ventnor, en Angleterre : « Подумайте-ка: русских здесь никого, кроме милейшего Ростовцева и Крузе – просто рай воочию свершается »⁹¹⁰.

Sur cinquante Russes, quarante-neuf ne valent pas la peine d'être rencontrés, disait Tourguéniev à la comtesse Lambert, dans la lettre citée plus haut. Seul un Russe sur cinquante était intéressant et digne de représenter sa nation, sous-entendait-il par la même occasion. Tourguéniev en connut beaucoup : Nikolaï Kruze et Rostovtsev qu'il mentionne ci-haut, le peintre Ivanov que l'écrivain rencontra à Rome peu de temps avant la mort de l'artiste, le décembriste Nikolaï Tourguéniev et toute sa famille établis à Paris – pour ne citer qu'eux.

⁹⁰⁹ Lettre à N. Makarov, 26 mai (7 juin) 1860, Soden : *Les Russes ne semblent pas nombreux ici. Ouf, Dieu soit loué !*

⁹¹⁰ Lettre à N. Makarov, 1 (13) août 1860, Ventnor : *Pensez un peu : pas un seul Russe ici, à part l'adorable Rostovtsev et Crouzet, c'est le paradis qui se présente à mes yeux.*

Tous les autres Russes de l'étranger sont loin de constituer la fierté de la nation, dit Tourguéniev. Certains d'entre eux auraient malheureusement du mal à cacher leur appartenance, comme ce général qu'il fut amené à côtoyer à Soden : « [...] здесь, к счастью, русских мало, зато есть один такой генерал, что на двадцать пять шагов от него несет пощечиной, харчевым хлебом, коридором Измайловских казарм в ночное время и Станиславом на шее; [...] »⁹¹¹, le décrivait-il à Herzen, en été 1860.

Le manque d'ouverture d'esprit dont font sans cesse preuve les représentants de cette caste, exaspère Tourguéniev, en particulier dans un contexte de grands et de très attendus changements dont le début des années 1860 fut marqué pour l'histoire de la Russie : la réforme paysanne et l'abolition du servage, ce mal ancestral qui plombait l'évolution de la société russe depuis bien des années. Pourtant, beaucoup des nobles Russes se trouvant alors à Paris (comme Tourguéniev) accueillirent avec hostilité l'annonce de la réforme : « Здесь русские бешутся: хороши представители русского народа! »⁹¹², se plaignait-il auprès d'Annenkov au moment de l'avènement de la réforme. Quelques jours plus tard, il reparlera à son ami de cette même réaction qu'il trouvait incompréhensible et même scandaleuse : « Здесь господа русские путешественники очень взволнованы и толкуют о том, что их ограбили (из Положения решительно не видать, каким образом их грабят!) [...] »⁹¹³.

L'opinion négative de Tourguéniev concernant la plupart de ses compatriotes voyageant à travers l'Europe est plutôt évidente. Cependant, la tentation est grande de considérer que cette antipathie est d'une tout autre nature que celle dont il fait preuve vis-à-vis des Français durant la même période. L'écrivain ne s'identifie à aucun des deux groupes des « Autres ». Il ne souhaite pas être associé aux « Russes de l'étranger » focalisés exclusivement sur eux-mêmes et incapables d'aller vers les Autres avec tact et intelligence. Son animosité envers cette catégorie de Russes comporte une part de dépit et de peine de voir ses propres compatriotes se comporter d'une manière indigne de leur nation. Pour ce qui est de son antipathie envers les Français, celle-ci semble plus viscérale et plus profonde et il faudra plusieurs années à Tourguéniev pour pouvoir entrevoir enfin les qualités inhérentes à la nation française dans sa globalité.

⁹¹¹ Lettre à A. Herzen, 29 mai (10 juin) 1860, Soden : [...] *ici, heureusement, il y a peu de Russes, en revanche il y a un général qui, à vingt-cinq pas, pue la gifle, la ration de pain, le corridor des casernes d'Ismaïlovo la nuit et l'ordre de Stanislav [...]*.

⁹¹² Lettre à P. Annenkov, 6 (18) mars 1861, Paris : *Ici les Russes sont enragés : beaux représentants du peuple russe !*

⁹¹³ Lettre à P. Annenkov, 22 mars (3 avril) 1861, Paris : *Ici les messieurs russes voyageurs sont très préoccupés et estiment qu'ils ont été grugés (on ne voit vraiment pas de quelle manière ils sont spoliés par la Disposition !)*.